

**LE JOURNAL INÉDIT
DE ROBERT LEVESQUE**

(suite) *

** Les neuf premiers carnets du Journal ont paru dans les quatre précédentes livraisons du BAAG (n^{os} 59 à 62, juillet 1983 à avril 1984).*

CARNET X

(22 février — 1^{er} juin 1934)

Commencé à Paris le 22 février 1934

Lu à l'Arsenal, avec un grand plaisir, la *Vie de Cellini* par lui-même. Je comprends l'admiration de Stendhal et de Gœthe... Sans compter les allusions, charmantes et sans nombre, aux jeunes domestiques et apprentis qui l'entourent sans cesse, et le prodigieux récit de l'évasion du Château Saint-Ange (déjà cité par Taine), quel goût de la vie chez Benvenuto, et surtout quel amour pour son art ! Toujours on le voit travailler...

Son goût pour la matière à ciseler éclaire, me semble-t-il, d'un jour bien émouvant certaine scène qu'il rapporte. Alors qu'il était enfermé dans un cachot fort noir (il ne pouvait y lire qu'une heure ou deux par jour), il priait Dieu souvent de lui faire voir, fût-ce en rêve, le disque du soleil. Un matin, à l'aurore, dit-il, il se sentit entraîné au dehors par une force qui se matérialisa bientôt en un jeune homme radieux. On le laissa dans une rue où soudain il vit paraître « un admirable soleil sans rayons, qui ressemblait tout à fait à un bain du plus bel or fondu ». Perdant ses yeux dans la merveille, il en vit soudain une partie s'enfler et devenir l'image de Dieu le Père sur son trône... Puis une autre partie devint la Vierge tenant l'Enfant, encadrée par deux anges dont la beauté surpassait l'imagination... Il se retrouve enfin sur son lit... (Ceci me rappelle un admirable trait de la vie du jeune Henri Suso, cité par H. Delacroix (*La Religion et la Foi*), où, un jour de fête, alors qu'il est d'usage que tout jeune homme aille faire une déclaration à sa fiancée, on le voit aller faire visite à la Vierge... et, si je me souviens bien, il y a dialogue, la Vierge lui répond...)

Tant, si l'on ne prête qu'aux riches, ce sont aussi les riches qui donnent. C'est grâce à eux que le monde *vit*.

Visite à Green. Il me reçoit dans un bureau Empire que je trouve charmant.

Je donne quelques nouvelles de Paul... « Il m'a fait grande impression, dit-il... J'attendais beaucoup de lui. Il disait toujours : "Je vais faire quelque chose"... et il n'a rien fait... Ce qui bouillait en lui, ce n'était pas le génie,

mais la vie, car ceux qui sont comme lui doivent produire jeunes. Mais il n'a pas de caractère, et la volonté pour créer une œuvre lui a manqué...

— Je l'avais dit à Gide, jadis. Il se faisait beaucoup d'illusions sur Paul.

— Il est curieux que Gide se fasse souvent des illusions — surtout sur les jeunes.»

Je suis intéressé et surpris d'entendre Green parler de volonté dans la création, lui qui a prétendu écrire ses livres guidé par une force mystérieuse... Je fais alors un retour sur moi-même. Je me demande si je ne pêche pas aussi par manque de volonté. Dans ma conduite depuis mon retour du service, il n'y a presque pas d'énergie, je vis au jour le jour et comme à l'abandon — mais pas un instant je ne cesse de vouloir m'exprimer et, pour cela, à tout instant je suis prêt à quitter le rêve, le plaisir, la flânerie (mais aussi je vois bien que chaque instant de la journée, même perdu, est dirigé vers ce but).

Comme je lui fais remarquer la rare intelligence de Paul, Green, avant d'en convenir, me dit que l'intelligence d'un homme se reconnaît d'abord à la façon dont il mène sa barque, et que Paul, jusqu'à présent, l'a conduite à vau l'eau. Faire ce qu'on veut, certes c'est un signe de caractère, mais aussi un souhait d'enfant gâté. Green devrait nuancer...

Considérations sur le communisme de Gide. Green veut en rester au Gide libre de jadis. L'idée est sympathique, mais les arguments qu'il donne sont faux... Il s'appuie sur le sentiment, etc...

(Reconnaît que Gide est méconnu. C'est, dit-il, qu'il a beaucoup manœuvré. A lire certains de ses livres, on comprend que certaines ruses aient égaré l'opinion, mais quand on le connaît, lui, il n'est plus possible de douter de sa bonté et de ne pas l'aimer... Il a été aidé par son talent et par une chance exceptionnelle. Rouart me disait la même chose... mais on en a dit autant de Goethe !)

Green soutient (et je l'approuve) que l'artiste ne doit être d'aucun parti (qu'il est par définition anarchiste)..., mais je sens qu'il en profite pour ne s'informer de rien. Questions sociales et économiques n'ont pas l'air de se poser pour lui... Il envisage seulement que le fascisme lui ferait payer plus d'impôts, mais, s'il est trop désagréable, dit-il, on pourra prendre le train — à condition d'être riche —, ce qu'on ne pourrait pas faire en régime communiste... Il prouve la faillite du communisme en disant que s'il était viable il se serait déjà installé partout. «Mais le christianisme ? dis-je. — Il a réussi, dit-il... — Après combien de siècles ?»

Il me demande de revenir bientôt. Je le ferai. Il a certaines ressemblances avec Jouhandeau (raisonne par les sentiments : il y a ce qu'on aime et ce qu'on n'aime pas, cela fait deux mondes ; pour moi, je voudrais qu'il y eût ce qui est vrai et ce qui n'est pas vrai).

Pourtant, Green m'intéresse par certains traits de caractère que nous avons communs. Il est lui aussi possédé par la passion des rencontres... (Mais il paraît dominé par la peur, peur du communisme, etc... Cela va même jusqu'aux phobies...)

J'aime voir en lui le spectacle d'un jeune romancier déjà célèbre, mais resté simple. Ni sa culture, ni son esprit, je crois, ne sont dignes d'admiration. Mais il doit être sensible à l'extrême, et jouir d'une grande imagination visuelle, qui donne leur relief particulier à certaines scènes de ses romans..., mais il ne s'intéresse pas à la réalité. Ses origines anglo-saxonnes et la lecture de l'anglais ont fort bien pu lui donner certaines qualités qui souvent manquent en France..., mais je ne suis pas sûr de la pérennité de sa gloire.

Paul me citait jadis une question de Green : « Je ne suis pas un bourgeois, n'est-ce pas ? » (C'était au moment de son déménagement, où, paraît-il, chez lui la question « maison » absorbait tout.) Je dois, en tout cas, reconnaître que Green est plus bourgeois que moi. Etre bourgeois dépend de l'état d'âme plus que de l'état social... A Saint-Paul, en 32, F. me montra que je raisonnais bourgeoisement. Le premier pas à faire (car peu importe le train de vie que l'on mène), c'est de pouvoir envisager un état social différent — et, dans l'état présent, de ne pas être dupe.

Un peu plus tard, j'ai constaté l'instinct de bourgeoisie du peuple. La bourgeoisie n'est pas une classe. Elle est dans l'homme. Les gens du peuple ont encore peut-être plus de « traditions » que nous. (De Man dit que les sentiments sacrés de famille, etc..., auxquels la vieille bourgeoisie croit de moins en moins, c'est dans le peuple qu'on les conserve le plus.) J'ai été un peu long à m'apercevoir de cela — ou plus exactement j'en voyais l'apparence et n'en tirais d'abord que de l'émotion. L'effort artistique du peuple dans l'ameublement, son goût de la lecture, du petit jardin, la façon dont il se tient au courant des choses que je croyais supérieures me comblaient d'aise. Je n'en voyais que le côté poétique et pathétique, car rien n'émeut plus qu'un être qui veut s'élever, mais je ne voyais pas le revers de la médaille, persuadé alors de l'intérêt des valeurs bourgeoises.

Une chose aussi m'étonne, c'est d'entendre un enfant raisonner justement, ou de trouver un adolescent précoce. J'ai peut-être l'admiration facile. J'ai peut-être oublié ce que j'étais voici dix ou quinze ans. Il se mêle peut-être un peu de trouble à mon admiration, mais si la suffisance du bachelier — du bourgeois — m'est insupportable, le sens pratique d'un jeune ouvrier, l'esprit d'observation ou toute qualité d'un jeune me transportent. Mystère de la jeunesse. Que sait-elle ?...

26 février.

J'ai donc donné ma première leçon d'histoire de l'Art au Louvre... La le-

çon se passa bien. Le groupe était nombreux (plusieurs jeunes filles, presque toutes charmantes, quelques-unes belles...).

Lecture de Chamfort. Admirable moraliste, un des meilleurs. C'est un hasard heureux qui me le fit rouvrir, car si son expérience des hommes est de tous les temps, ses critiques sociales, écrites à la veille de la Révolution, sont aujourd'hui d'un à propos qui surprend... Je dis mal l'impression profonde que m'a faite ce véritable philosophe. Pas d'illusions, et croyant cependant à la vertu, indépendant d'abord, ne respectant rien, et pourtant croyant qu'on peut faire quelque chose de l'homme.

Étonnante, sa mort (suicide atrocement manqué), pour affirmer sa liberté.

Relu aussi la *Lettre sur Julie* de Constant, où l'on retrouve le même goût de la liberté. Le sentiment tragique d'être tyrannisés, nous faudra-t-il de nouveau l'éprouver ?... L'affreux, chez moi, c'est que je suis opportuniste par un goût immodéré de la vie. Les obstacles me font penser à un arrangement plus qu'à la révolution... Je crois au progrès possible, et cependant je reste sceptique. Et puis, quelque chose me dit que je serai l'*outlaw* de tous les gouvernements.

Cet après-midi il pleuvait, il neigea même... Ce qui ne m'empêcha pas de goûter à la maison un plaisir assez extraordinaire. Plaisir de collectionneur, d'avare, de chercheur ? Je ne sais pas exactement. J'ouvris une bibliothèque, sortis des livres et me complus à les palper, à les marier suivant leurs couleurs, à les caresser de l'œil et de la main. Je fis aussi quelques projets pour envoyer au relieur... Ne perdant pas le nord malgré ma délectation, je m'amusai de me sentir possédé par une passion. Ma bibliothèque est surtout, à mes yeux, une réserve de plaisirs futurs... Comme les générations qui me suivent.

Me voici pour un temps stagiaire dans une école paroissiale. J'y fus ce matin pour la première fois. Le professeur est un vieil homme tout prévenant, prudhomme et dévoué, qui est content d'avoir un auditeur, et surtout quelqu'un qui bientôt pourra le remplacer. J'apprends avec lui la grammaire et la façon de l'enseigner. Je recevrai en échange un certificat. Nos élèves sont des enfants de onze et douze ans. Quelques-uns en ont treize. Ils préparent leur certificat d'études... Pendant que le maître expliquait au tableau les terminaisons des verbes, j'ai regardé un à un ces enfants, non sans beaucoup d'émotion. Toute idée voluptueuse était loin de moi, bien que certains soient beaux, que leurs visages annoncent la sensualité prochaine ou les orages de la puberté... Ils sont au nombre de quarante, et mal encore sortis des limbes de l'enfance. Leurs têtes sont assez ébouriffées. Leur grand charme vient peut-être de leur innocence. Rien, chez eux, de l'affirmation et de l'élan de certains adolescents. Les uns ont l'air étonné ou naïf, d'autres rêveur, d'autres malicieux. Variété infinie que l'on dit être spécifiquement française... Mais,

de l'ensemble de ces gosses, il sort une tendre impression de bonne volonté et de faiblesse qui prend le cœur.

Intéressantes considérations de Chamfort sur les espions de police (bien d'actualité !), sur le mariage et le célibat, sur l'argent, etc... Réflexions profondes sur la Révolution une fois faite (il avait été, lui, de ceux qui, avant, la prêchaient)...

Intéressant paragraphe sur les « théologiens toujours fidèles au projet d'aveugler les hommes »... (444).

Admirable portrait de l'honnête homme, détrompé de toutes illusions... Il est dans le vrai, et rit des faux-pas de ceux qui marchent à tâtons dans le faux. C'est un homme qui, d'un endroit éclairé, voit dans une chambre obscure les gestes ridicules de ceux qui s'y promènent au hasard. Il brise, en riant, les faux poids et les fausses mesures qu'on applique aux hommes et aux choses (339).

« En France, on laisse en repos ceux qui mettent le feu et on persécute ceux qui sonnent le tocsin. » (500).

9 mars.

Rencontré à huit jours d'intervalle deux vieux prêtres de ma connaissance... Pour en allécher un, je lui dis (dans la rue) que j'avais justement un rendez-vous. Aussitôt il me fit le questionnaire le plus frénétique... : « Dans quel quartier ? à quel endroit ? dans quelle rue ? que ferez-vous ? » Grande jouissance d'imagination. Un homme de soixante-dix ans ! (Il confessa Verlaine à son lit de mort.) En marchant dans la rue, il me prenait le bras, en ne manquant pas, d'ailleurs, l'occasion de me jeter un peu de bon grain.

... L'homme est toujours le but de mon étude, et rien ne m'intéresse comme le retrouver — et souvent pire — chez celui qui a voulu échapper à la condition humaine : le prêtre. Bien réjouissant aussi, le matérialisme habituel des prêtres. Les deux que j'ai rencontrés m'ont dit : « Jouissez et soyez incroyant, c'est naturel à vingt-cinq ans..., mais quand la maladie viendra, et l'âge de *clapoter*, vous changerez... »

Continue ma classe aux enfants. Je fus frappé, la deuxième fois, par leur turbulence. Les gosses de onze et douze ans sont incapables de rester immobiles. Une incessante agitation les pousse à faire des gestes. Certains mettent un genou, un pied sur le banc, d'autres tiraillent leurs habits ; ils faut qu'ils bricolent ou touchent quelque chose. Le maître les laisse faire, et, d'ailleurs, cette agitation se fait en silence...

Quand l'un d'eux va au tableau et commet une faute, ce sont aussitôt des rires cruels. La pitié est vraiment inconnue des enfants, c'est pour eux une joie de voir quelqu'un embarrassé. Niase censure. Une classe est l'image de la société... Jacques me disait : « Quand l'un de nous change de coiffure ou

de costume, la classe rit.»

10 mars.

Le hasard me fait lire, dans les *Divagations* de Mallarmé, une prose exquise, «L'Ecclésiastique», où il traite des «altérations qu'apporte l'instant climatique dans les allures d'individus faits pour la spiritualité». Rien n'illustrerait mieux mes rencontres de curés cochons, que ces pages où Mallarmé nous montre, au Bois de Boulogne, «par les mille interstices d'arbustes bons à ne rien cacher..., un ecclésiastique qui, à l'écart des témoins, répondait aux sollicitations du gazon». L'art de ce conte — ou apologue — est souverain. Bien que la langue y soit compliquée comme à plaisir, on ne saurait parler de préciosité. Il fallait ne pas être vulgaire, et faire sortir de la scène sa poésie «baroque et belle».

Se méfier de la facile tentation de dire : «Notre époque est horrible. L'histoire n'a jamais rien connu de plus tragique.» Nos penseurs les plus éminents tombent dans ces conclusions, et les mystiques parlent déjà de la fin du monde. Ils doivent attendre l'an 2000.

Je lis dans les *Mémoires* de Luther que son siècle lui paraissait si abominable et si rempli de signes de l'Apocalypse qu'il craignait bien de n'avoir pas le temps de finir sa traduction de la Bible avant le Jugement dernier.

Tout ce que mon enfance a entendu sur les «prétentions» des domestiques, la rareté, la cherté des appartements (les concierges qui disent : Pas d'enfants, pas d'animaux !), je les retrouve dans les *Scènes populaires* d'Henri Monnier. Il n'y a rien de nouveau — «Le Gouvernement est trop faible, voilà le mal de tout», fait dire Henri Monnier à ses bonshommes. On dit encore la même chose.

Curieux aussi de retrouver chez Flaubert, tantôt ironiquement dans *Bouvard*, tantôt à son propre compte dans la correspondance, des réflexions sur la politique très 1934 : La France veut être gouvernée, etc...

Les efforts seuls profitent. Je le vis bien à la gymnastique... C'est à partir du moment où l'on se force que le progrès commence. Il faut avoir le courage de se dépasser. La volonté peut créer en nous des prodiges — et nous surprendre... Un grand travers de ma nature est de ne pas aimer l'effort. Je me lasse bientôt. En gymnastique, je me contente d'à peu près...

Mais, si je m'examine, je vois que l'idée de perfection, en certains domaines, est très forte chez moi et me sert de gouvernail...

Causant dernièrement avec un ouvrier spécialisé qui s'occupe d'orientation professionnelle, il insistait sur certaines branches de la mécanique à laquelle ne peuvent arriver que les garçons sérieux, car il faut travailler au centième (de millimètre, j'imagine)...

...«Il ne s'agit pas, disait-il, de boire, de courir et de se coucher tard, pour

faire ce métier !» Sainte loi du travail ! Comme la morale s'oppose à l'art, tout, dans la société, s'oppose au plaisir... Il faut abandonner l'illusion que ces ouvriers, charmants, si délurés dans leurs salopettes, peuvent s'amuser en liberté, si du moins ils veulent monter en grade. Raison de plus pour en faire des bourgeois.

12 mars.

Passé une soirée chez Gide retour de Syracuse. Notre entretien dura longtemps. Mais voilà bientôt une semaine...

«J'ai tout de même pu travailler là-bas, me dit-il. Mon habitude, en général, est de commencer au courant de la plume et de remettre au net, au fur et à mesure, chaque matin, le travail de la veille. Mais, cette fois-ci, j'ai senti que, si je gardais cette méthode, je ne ferais rien. Je me suis donc forcé à écrire au courant de la plume sans me relire. Je ne sais pas du tout ce que ça vaut. C'est peut-être exécration. Mais, en ce cas, ce serait à désespérer. Je m'en rendrai d'ailleurs bien compte en me relisant à Cuverville. J'ai fait un long chapitre, qui va sans doute me demander autant de temps pour le revoir que j'en ai mis à l'écrire... Je ne peux pas rester longtemps à Cuverville, je ne sors pas de ma chambre et j'y deviendrais fou. Mais je ne veux pas rester non plus à Paris, où vraiment je ne peux rien faire. J'irai peut-être en Autriche, il faudra que Gabilanez (puisqu'il y est) me donne des tuyaux...

«Là-bas, j'ai lu un peu : *Le Procès*, de Kafka. (Il me résume ce roman, qu'il trouve prodigieux.) Je vais t'en faire envoyer un exemplaire..., je serais content que nous puissions en causer ensemble. J'avais aussi Racine, *Faust*, et j'avais repris avec une grande admiration les contes de Voltaire dans l'édition de la Pléiade. Il y en a que je ne connaissais pas encore, *La Princesse de Babylone*, par exemple... — Moi aussi, j'aime ces contes, mais une fois que je vous en parlai, jadis, vous faisiez des réserves... — Évidemment, je continue à trouver Voltaire un peu court. Et puis, je ne le trouve plus bien dangereux. Ce qu'il dit contre l'Église nous paraît faible. — Mais c'est précisément que ses coups ont porté, dis-je... — Ce n'est sûrement pas *Candide* que j'admire le plus. Au fait, qu'a-t-il voulu dire ? Contre Leibnitz, il veut montrer que le monde va très mal et que la bêtise humaine est immense. Mais nous le savons de reste, que la pauvre humanité est bête. C'est une affaire entendue. La belle avance ! Je reproche à Voltaire — et à Flaubert aussi — de trop s'arrêter à cela. Il y a tout de même autre chose...» Il ouvre le livre à la première phrase de *L'Ingénu*, qui le ravit...

«J'ai lu aussi du *Faust*, et sans en sauter un mot ; je portais avec moi un petit dictionnaire... Tu ne connais pas l'allemand, n'est-ce pas ? — Pas même l'anglais passablement. Je suis mal doué pour les langues. — Je ne te crois pas, car je me suis dit la même chose jusqu'à l'âge de quarante ans. Mais le

jour de mon anniversaire, exactement, je me suis dit que c'était trop bête, et je me suis mis à l'anglais. J'en ai fait plusieurs mois, et aujourd'hui je le lis aussi bien que le français. Je ne le parle pas bien et le comprends moins encore, mais pour cela il aurait fallu commencer plus jeune.» (Gide, d'ailleurs, est trop modeste.)

«Je n'ai pas eu très beau temps à Syracuse. Et puis, il n'y a pas là-bas beaucoup de promenades. Tout est clos. On se promène entre des murs. J'habitais un hôtel assez confortable à deux kilomètres de la ville. Tout le long de la route, toutes les trente maisons, il y a ce qu'ils appellent un "salonne". On voit du dehors un intérieur de barbier, tenu par un homme quelconque et qui régulièrement est aidé de deux gosses toujours ravissants, dont les plus jeunes ont dix ans.

«Au bout de quelque temps, j'ai fait des connaissances. Les enfants me suivaient, je jouais avec eux, mais ils ne parlent pas l'italien. Le syracusien est un dialecte impossible à comprendre. Le soir, j'allais rôder sur un terrain vague, rocheux, assez beau d'ailleurs, plein d'asphodèles, que l'on sentait avoir été jadis travaillé par les Grecs...

«Un jour, me promenant dans les Latomies (ce sont des carrières et des grottes), j'aperçus de loin un jeune homme à l'air inquiétant. Je m'approche, il disparaît derrière un rocher, où je vois qu'il va causer avec deux autres jeunes gens assis par terre. Quand j'arrive, ils se taisent. Ils n'avaient pas l'air du pays et, guidé par un flair, je leur parle allemand. J'avais deviné juste. Le premier a quitté depuis deux ans l'Allemagne ; il a dix-neuf ans et a fait, depuis, à pied toute l'Espagne, la France et l'Italie. Il m'a montré ses passeports timbrés. Maintenant, s'il avait de l'argent, il voudrait s'embarquer pour gagner la Cyrénaïque et, de là, l'Égypte. Les deux autres sont de jeunes Autrichiens (l'un était merveilleux) qu'il a rencontrés. Tous deux sont partis au bout de deux jours. Ils couchaient dans les grottes et vivaient d'artichauts qu'ils arrachaient dans les champs... Et toi ?»

D'abord, je parle de mes élèves.

— Cela doit être bien exaltant, dit-il.

— Oui, surtout le cours supérieur qu'on vient de me confier. J'ai seize garçons de treize à quatorze ans, à moi tout seul... Depuis lors, et surtout grâce à l'*Hépascol* (il en prend aussitôt le nom), je vais beaucoup mieux.

— Mais tu n'allais pas si mal ?

— Ah ! oui. Depuis près de deux ans, je perdais presque constamment des phosphates.

— Oh ! mais c'est grave. Tu ne me l'avais jamais dit. C'est très exténuant. Cela m'explique bien des choses. (Voilà, pensé-je, un prix de consolation...)

— Mais maintenant, dis-je, je crois bien que je vais retendre à moi-même ;

que ma santé va monter, monter... Je suis pris en ce moment d'une grande frénésie de lecture. Je viens de finir les *Mémoires* de Berlioz... (Gide ne les a pas lus, n'a pas envie de les lire en ce moment, mais se rend compte de ce que c'est.) J'ai lu aussi Chamfort, bien utile aujourd'hui... Vous savez ce qu'il écrivait à la veille de 89...

— Je t'avoue que je connais mal, mais je vais aussitôt le commander... Vous avez passé des journées bien extraordinaires à Paris, en février... Je n'ai pas l'impression que ce soit fini. Ça ne fait que commencer... J'en ai déjà parlé à plusieurs personnes qui y étaient. Il est curieux que personne ne soit d'accord. Tout le monde, dès le lendemain, raconte à sa façon. Cela, une fois de plus, me rend bien sceptique à l'égard de l'histoire. Toi, tu es resté en dehors ?

— Volontairement, je n'ai pas pris parti. Je n'ai pas obéi aux journaux. Mais, même sans cela, on sera bientôt amené à s'occuper de ces choses.

— Certainement, et je profite de mes dernières heures de liberté !

Je sors mon petit topo sur la guerre, disant qu'en cas de guerre (les manifestations en ont donné la preuve) tout le monde partirait. Gide ne le croit pas. «Ça dépend d'une guerre contre qui... — Tous les journaux enverraient les gens se battre. — Pas tous. — Du moins la grande presse. Et d'ailleurs, dis-je, ceux qui ne "monteraient" pas se feraient fusiller, on fera des exemples. Mieux vaut donc partir, même si on ne croit à rien, simplement si l'on tient à sa vie ; si, comme moi, on ne met rien au-dessus.» Gide me donne raison, mais je ne crois pas qu'il fasse de mon idée une règle générale. Pas plus que moi, d'ailleurs, qui n'exprime là que ma pensée du moment.

Quand je dis que, dans l'affaire des manifestations, tout le monde a menti, Gide veut bien l'accorder, et que peut-être tout le monde était sincère, mais il ajoute qu'il y a manifestement de la mauvaise foi du côté des Croix-de-feu ; ça se lit dans leurs déclarations.

Comme je viens de recevoir le nouveau Jouhandeau, *Chaminadour*, petites histoires de province, je dis ne pas le trouver bon, surtout comparé à Henri Monnier que le hasard vient de me faire lire.

— Ah ! celui-là, dit Gide, c'est un grand méconnu. Il a beaucoup écrit. Qu'as-tu lu de lui ?

— Les *Scènes populaires*, Paris et la Province : on y voit M. Prudhomme aux Assises, l'enterrement...

— Oui, je me souviens de l'enterrement, il est sinistre. On entend des conversations des assistants, à pied, en voiture. «Ah ! le pauvre homme, je l'avais vu voici quinze jours. Il ne se doutait de rien...» Deux messieurs échangent des recettes de cuisine, etc... Il y a aussi des œuvres clandestines ; elles sont difficiles à trouver. Mais puisque tu vas à l'Arsenal, demande-les.

C'est très libre, et même ordurier. Je me rappelle une scène où l'on voit un gamin que ses parents ont laissé un jour avec son grand-père... L'enfant se met à raconter au grand-père qui l'ignore toute la chronique scandaleuse de la famille..., puis, à la fin de la journée, l'enfant, qui s'ennuie avec le vieux, lui sort, sans les comprendre, toutes les injures les plus obscènes, et le pauvre grand-père tombe évanoui dans son fauteuil... Monnier est beaucoup plus âpre et plus grand que Paul de Koch, que j'ai dû lire, tu sais pourquoi, à cause de Dostoïevski. Je n'aime pas de Koch, il est fade, vulgaire, sentimental. Il écrivait pour Mimi Pinson.

Je ne sais plus comment, parlant de poésie, je dis à Gide que je viens de relire les *Élégies* de La Fontaine. Il ne les connaît pas. Aussitôt il en cherche le tome et en marque les pages pour les lire. Voyant au passage *Psyché*, il se plaint des longueurs qui s'y trouvent. Il ne pense pas que ce soit du meilleur La Fontaine. «Mais toi, dit-il, connais-tu les *Élégies romaines* de Goethe, et ses *Épigrammes vénitiennes* ? Je ne mets rien au-dessus.»

Incidemment, je parle d'un parallèle de Cassou entre La Fontaine et Musset, qui les appelle «nos deux grands poètes». Gide en est renversé, et se promet de faire la leçon à Cassou.

— J'ai relu cet automne tous les vers de Musset, *Rolla*, *Namouna*, etc... Comme c'est exécrable ! J'étais d'ailleurs tout surpris d'en savoir beaucoup de passages par cœur. Ces vers se retiennent facilement. Que c'est vulgaire et faible ! Il y a chez Musset un côté libertin, cascadeur, chapeau sur l'oreille, qui est parfaitement insupportable. Mais il est très représentatif... Je sais qu'il y a son théâtre, mais je me demande s'il n'est pas surfait... *Lorenzaccio*, évidemment, contient de belles scènes... J'admire beaucoup tes parents de te laisser tranquille, de ne pas être toujours sur ton dos. Apprécies-tu ta chance ? Ils te font longuement crédit — comme moi, d'ailleurs. Tu ne peux pas te figurer le plaisir que tu me fais en me parlant des *Élégies* de La Fontaine, et de Chamfort. Tu as raison de ne pas trop lire de modernes...

Dans l'antichambre, quantité de paquets de livres non défaits s'entassent... «Je pense bien, dit Gide, que Mauriac m'aura envoyé son *Journal*. Je n'ai pas encore regardé s'il est là... Je trouve d'ailleurs ses derniers articles beaucoup moins bons. Ils perdent tout intérêt.»

— ... Et il y a quelque chose de ridicule chez lui et chez quelques autres qui répètent toujours, en parlant de ma «conversion» au communisme : Désormais il manquera toujours une carte dans le jeu de Gide... Comme si dans le jeu de Mauriac il ne manquait pas aussi une carte — et laquelle ! Ils veulent aussi que, depuis ma «conversion», mes écrits aient perdu toute valeur et, pour le prouver, ils s'appuient sur mes ouvrages précédents, qu'ils se mettent à louer, alors qu'auparavant ils les trouvaient ratés.

— C'est un vieux procédé, dis-je ; on s'en servait déjà pour Voltaire. (Cf. *Correspondance* de Grimm.)

— Mais quant à Mauriac, dit Gide, il y avait de bonnes choses dans *Dieu et Mammon*, mais depuis... L'Académie, c'est bien joli, mais ça se paie...

22 mars.

Déjeuné avec Gide au restaurant Lesur (sur les quais, près de la NRF).

— ... Tu continues à lire ? me demande Gide. C'est bien, mais j'espère que tu laisses un peu les *Élégies* pour suivre ce qui se passe en ce moment. Il faut lire chaque jour la sténographie de l'enquête sur les événements de février. C'est long, on y passe une heure ou davantage, mais c'est indispensable. Je lis cela dans *Le Temps* ; il donne *in extenso* les textes. (Mais Berl m'a dit que la sténo officielle est déjà remaniée.) *Le Temps* reste honnête, sauf dans le petit résumé nettement tendancieux qu'il publie au début des débats de l'enquête... Enfin, on peut aussi se faire une opinion par soi-même — car ce que la presse fait de la réalité, c'est quelque chose d'effarant. Tu dois te rendre compte du gigantesque mensonge dans lequel on essaie de nous plonger. C'est prodigieux. Cela soulève les consciences au point que quelques hommes qui n'avaient jamais fait de politique ne peuvent s'empêcher de protester. On fonde un comité, duquel je ferai peut-être partie, il y aura en tête Langevin, Alain et Rivet (c'est le directeur du Trocadéro, je l'ai vu, il est décidé à perdre sa situation pour se garder le droit de dire la vérité). Un certain Walter, juif et honnête, qui est à la Cour des Comptes, m'a dit la même chose. Fernandez sera aussi du comité ; fait en dehors de la politique, il comprendra surtout des savants, des artistes, des professeurs et des instituteurs...

— Cette affaire présente vaut bien l'affaire Dreyfus ? dis-je.

— Oui, je le crois. On voyait de même, jadis, de faux témoignages. Le général Mercier, le colonel Henry prêtaient serment sur leur honneur, et la presse de dire : « Comment voudriez-vous que des hommes pareils puissent mentir ? » L'enquête montre le rôle de Frot très différent de ce que dit la presse. La droite aurait bien voulu réussir ce qu'il voulut tenter... Pour Chiappe, je ne le crois pas coupable, mais où la complaisance l'a-t-elle conduit ? Il voulait être l'ami de tous... Il faut lire l'interrogatoire de son gendre, Carbuccia, directeur de *Gringoire*. C'est là que Béraud écrit... On le retrouve toujours, celui-là...

— Je viens, dis-je, de lire *Jean Barois* ; j'en suis ravi ; c'est absolument actuel.

— Tu devrais écrire à Martin du Gard. Ce sont les lettres qui font le plus de plaisir... Je lui écris de lire *Le Temps* ; mais sans doute le fait-il déjà ; lui, chartiste, il sait lire les textes... Aujourd'hui, on lit très mal. Un certain M. Blum dénonça justement la baisse du niveau des études dans la *Revue des*

Deux Mondes. Presque tous ces jeunes gens sont victimes de leur pauvre culture...

Et, passant aux lettres, de faire une revue de certains livres ou auteurs à connaître... «Je suis disposé à te prêter les livres dont tu peux avoir besoin... Mais je n'aime pas prêter ceux qui font partie d'une collection... Au fond, je crois que tu commences à avoir une bonne culture. La perfectionner, c'est ce que tu peux faire de mieux pour le moment. Je suis content de voir qu'il y a encore des gens qui trouvent le temps de lire... Il ne faut pas te forcer à écrire, mais ne perds pas l'habitude de tenir une plume, de sorte qu'elle soit toujours prête à te servir. Écris sur n'importe quel sujet, surtout note des propos...»

Comme je dis une fois de plus qu'aucun projet d'écrire ne se forme en moi : «Il n'est pas dit, répond Gide, que tu dois faire un romancier. — Il est vrai que je n'ai guère d'imagination. — Ah ! mais cela importe peu... Tu te rappelles les pages de Wilde dans *Intentions*, je les crois très importantes : c'est l'imagination qui imite, l'esprit critique seul crée... Et puis, dit-il en souriant, tu trouveras peut-être un genre nouveau !...»

(Quant à adhérer à quelque parti, Gide trouva en effet que cela n'est point pour moi. «Tu vauds mieux que cela, dit-il, mais pour ton frère, moins intelligent, rien n'est meilleur...» Comme je parle des mensonges de la presse, et surtout des calomnies de *L'Humanité*, il convient qu'il est incapable de lire ce journal...)

Questionné par Schiffrin, l'éditeur de «La Pléiade», pour savoir quels auteurs français «vendables» ils pourraient encore donner dans cette charmante collection, Gide fut embarrassé : «Bossuet, personne n'en voudrait... Montesquieu, on ne lit que les *Lettres Persanes* (bien que les posthumes méritent fort d'être connus). Diderot ? le choix est difficile... — Des moralistes, dis-je. — Il vont publier, en effet, un La Rochefoucauld complet, avec les mémoires... Et un Pascal sensationnel, car il paraît que toutes les éditions, aussi bien Strowski que Brunschvicg, fourmillent d'erreurs... Le Montaigne qui vient de sortir a un grand succès. — C'est, dis-je, qu'on a grand besoin de Montaigne... J'aimerais avoir aussi les dialogues et les lettres de Rousseau... — Tu les connais... Mais tu devrais lire aussi la Correspondance. — Rousseau est étonnant. — Lis aussi les mémoires de Madame d'Épinay, pour avoir une idée de l'époque...»

Je dis que je viens de lire *Vatbek* de Beckford, qui ne vaut pas *Les Mille et Une Nuits* (Gide en convient), le curieux *Valbert* de Wyzewa (1893), qui ressemble à *Paludes* (il ne l'a pas lu), *La Joie de vivre* de Zola : «C'est, dit-il, un livre qui a eu une grande influence sur Martin du Gard. Je ne l'ai pas lu, mais, toutes les fois que je reprends Zola (la dernière fois, ce fut *Au Bonheur des*

Dames), je suis dans l'admiration.

— En ce moment, dis-je, je lis les *Mémoires du Sergent Bourgogne*, que vous m'aviez conseillés jadis. C'est saisissant.

— J'aimerais, dit Gide, donner une anthologie de la poésie française, mais il y faudrait du temps. J'en ai parlé à Jaloux, qui s'en chargera peut-être. Un jour, pendant la guerre, à Cambridge, quelqu'un m'a dit : "Je vois ce qu'est la poésie allemande, italienne, ou anglaise, mais je ne vois pas de poésie française." Je comprends très bien ce point de vue. On a toujours uniquement mis en évidence le côté rhétorique de notre poésie. Même l'anthologie de Duhamel n'est pas exempte de ce défaut. J'aimerais faire un choix où je mettrais uniquement en évidence le côté musical — la poésie pure, pour parler comme Bremond. Je commencerais à Villon, puis à Scève, Louise Labbé, Théophile... Il faudrait faire place à la poésie dramatique, avec Racine... Je vois très bien la préface que je ferais pour ces morceaux choisis.»

Tout en déjeunant, il me montre la lettre de l'éditeur russe qui va publier la traduction de ses œuvres complètes, et il me fait lire la lettre aux jeunes Russes qui sera publiée au début. Il veut savoir si je n'y vois rien à reprendre... Il me fait lire aussi la lettre d'un jeune étudiant tunisien, habitant la banlieue, qui voudrait avoir un de ses livres.

- Je vais lui envoyer mes *Morceaux choisis*.
- Si vous voulez, dis-je, j'irai là-bas le lui porter.
- C'est bien loin, dit-il, mais fais comme il te plaît.

Nous allons à la NRF prendre un volume. Il me remet aussi *Le Procès d'Oscar Wilde*, qui vient de paraître, et il donne l'ordre qu'on active la préparation de ses *Pages de Journal* qui vont paraître en volume et qui seront, dit-il, assez de circonstance, vu les événements.

Nous nous acheminons à pied vers la rue Montmartre, où il a rendez-vous avec Aragon.

— Tu fais toujours la classe, et sans trouble ? C'est heureux. Ghéon me disait la même chose quand il exerçait sa profession de médecin. Tu n'as pas envie pour le moment de voyager ?

- Non, je me sens courageux et assez content...
- Bien, dit-il, mais j'espère qu'un jour nous irons nous retrouver quelque part — pas besoin que ce soit si loin que Fès !... Je vais quitter Paris d'un jour à l'autre pour aller à Marseille ou à Toulon à la rencontre de Malraux (il revient d'Arabie). Je resterai alors un peu dans le Midi...

Causant à bâtons rompus, nous revenons encore sur les dangers qui nous menacent, sur l'horreur des journaux qui nous trompent... Arrivons chez Cintra, où je reste jusqu'à l'arrivée d'Aragon... Je n'ai pas oublié la demande qu'il avait faite aux écrivains au moment de la publication de son poème anti-

militariste qui aurait pu le conduire en prison.

— Ah ! me dit Gide, il a désapprouvé ses camarades qui avaient fait cette demande... Il s'en est désolidarisé. De là vient sa brouille avec Breton et Crevel. Il faut le décharger de cela. Mais il en reste assez sur son compte (histoire assez embrouillée et guère honnête avec la NRF)...

Comme j'ai devant moi le livre sur Wilde, Gide me dit : « Mets-le dans ta poche. — Aragon désapprouve ? demandé-je... — Oui, en principe, mais il sait ce que c'est. Il a déjà marché, avec Crevel entre autres... »

Comme je lui demande s'il me serait bon d'aller voir Schlumberger, il me répond qu'il ignore ce que donnerait cet entretien — alors qu'avec Martin du Gard il voit fort bien ce qu'il en sortirait.

— Je voudrais surtout des conseils littéraires, dis-je. Jean Prévost a dit qu'il devait tout à Schlumberger...

— Vas-y, Schlumberger est très gentil, mais tu le verras, il est du côté capitaliste ; je l'estime beaucoup, mais je ne l'ai jamais rien vu découvrir. Il fait vieux. Il aurait sûrement refusé Baudelaire, Verlaine et Rimbaud, s'ils s'étaient présentés à la NRF...

Comme je me crois assuré de la victoire des « droites », qui ont pour eux l'argent et la grande presse, Gide, qui est un combattant, veut espérer tout de même que la vérité triomphera.

— Mais, dis-je, le communisme va échouer ; il aura une belle mort, celle des opprimés, il tombera.

Gide en convient. Il ne voit un dernier espoir que dans la collusion avec les socialistes. Mais là-dessus les ordres de Moscou sont formels. On ne se rend pas compte là-bas de la situation en France.

— Je souhaiterais, dit-il, que des gens qui ont une autorité morale — pas moi, car je ne sais pas parler — aillent expliquer cela à Staline. Au besoin je m'y joindrais. La situation est très grave. On commence d'ailleurs à voir des jeunes communistes qui disent : « Les derniers articles de Blum ne sont pas si mauvais... », mais ce pauvre Blum, par ses manières, par son physique, fait horreur même aux gens de son parti.

— Et Aragon ?

— Lui, il me fait peur. Il est haineux et terroriste... De plus, il fait des gaffes... Ainsi, dans le dernier numéro de *Commune*, il injurie Alain...

Mais voici Aragon lui-même... Je laisse Gide, qui veut être libre pour dire certaines vérités à Aragon.

La même nuit, le bruit courut que Gide s'était suicidé. Henri le vit le lendemain matin fort impressionné et nerveux. Les agences auraient téléphoné toute la nuit. *L'Humanité*, craignant un assassinat, s'était alarmée. De bonnes âmes avaient déjà téléphoné à Madame Gide, etc...

Le même jour, je passai une soirée excellente. J'allai à Vitry-sur-Seine porter le livre de Gide à l'étudiant, qui fut ravi. Il a vingt-quatre ans, petit et fier, fait de la philo. Fort cultivé (reprochant justement aux Français de l'être mal — à part quelques exceptions remarquables). Bientôt, un garçon de vingt ans, étudiant d'anglais, arriva. Leur professeur de Tunis les a élevés dans l'adoration de Gide. De plus, disent-ils, personne n'a mieux compris notre pays. Le plus jeune parle de Gide avec fougue et délices. On m'écoutait pieusement. Nous parlâmes aussi d'Orient. Ma connaissance du Maroc me sert.

25 mars.

Gide et Cohen viennent dîner à la maison... Sur le terrain «Afrique», ils étaient faits pour s'entendre... Cohen, qui vient d'obtenir un prix à l'enquête sur la jeunesse de 1934, amuse Gide en lui annonçant qu'un chauffeur et un ouvrier ont aussi gagné dans ce concours ; Cohen fut désireux de les connaître ; il demanda leur adresse ; trois fois de suite, Massis répondit évasivement ; les adresses restaient introuvables. Cohen alla voir Brasillach, le secrétaire, qui lui répondit sérieusement : «Ces ouvriers ?... C'est peut-être une blague !...»

Cohen, Michel et moi reconduisons Gide à pied jusque chez lui. Toujours effervescent sur les événements. Tient à la main les derniers numéros du *Temps*... Comme Cohen s'arrête au bureau de tabac, Gide m'avoue être fort touché par son rayonnement. Bientôt, arrivés rue Vaneau, il nous prie de monter chez lui. Nous y restâmes jusqu'à plus de minuit. Un médianoche fut improvisé dans la bibliothèque (lait froid, biscuits à l'avoine et autres, amandes, pruneaux secs). Gide parla beaucoup. Je ne l'ai jamais vu plus causeur ; ne comptant pas avec sa peine (ne semblant pas, d'ailleurs, en éprouver) ; parfaitement simple et réfléchi, mais régnant sciemment sur notre jeunesse.

Nous donne lecture d'une lettre de Roger Martin du Gard, qui, comme au temps de Dreyfus, bien qu'«homme de gauche», ne veut pas prendre parti : «Je suis romancier», dit-il..., et il écrit encore : «Ce qui nous manque le plus aujourd'hui, ce sont des arbitres, nous en avons un en vous, Gide, vous laissez toujours parler l'adversaire, vous ne jugiez pas»... A tout cela, Gide souscrit... Mais, comme Martin du Gard se déclare dans sa lettre anti-capitaliste, anti-militariste, etc., «tous les anti», dit-il, Gide ajoute qu'être contre une chose c'est déjà prendre parti, car si on ne va pas au parti, c'est lui qui vient à vous...

Nous donne ensuite lecture d'une lettre ouverte de Fernandez — bel examen de conscience d'un philosophe pour qui l'homme est la seule valeur, et non pas les mythes : Dieu, patrie, etc... On y suit tous les débats dont parlait Martin du Gard qui empêchent le penseur de prendre parti... Mais, devant les événements du 6 février (exploitation des morts par la finance, trafic de héros), Fernandez enfin se dit prêt à quitter certains scrupules de philosophe et

à se ranger du côté des porte-monnaie vides. De plus, il souligne que la pensée est à la veille d'être étouffée par le fascisme ; il est clair que les intérêts des intellectuels sont liés maintenant à ceux du prolétariat.

Gide nous lut ces lettres non sans éloquence, et rien n'était plus émouvant, dans ce colloque autour d'une table basse, que d'entendre tour à tour ces débats d'hommes — et de Gide lui-même — qui interrogent leurs consciences et l'avenir.

La question des noirs, aussi, fut envisagée. C'est d'elle que dépend toute la vie de Cohen... L'affection et le frémissement de Gide à l'égard de ces opprimés dépassa, me dit Cohen, toutes ses espérances...

Plusieurs fois, Gide se félicita de n'être pas en ce moment un garçon de dix-huit à vingt-trois ou vingt-cinq ans, car, disait-il, « je serais angoissé, je ne saurais pas où donner de la tête ».

Comme il se montrait presque sévère à l'égard de Martin du Gard et que je répondais que ma position était à peu près la même (nous venons d'échanger des lettres), Gide me répondit qu'il y avait tout de même entre nous la différence d'âge — et que, moi, il ne saurait pas me blâmer. Je crains qu'il ne trouve aujourd'hui la position d'arbitre, encore que difficile à tenir, un peu trop confortable. On ne s'y risque pas... Un certain opportunisme peut être demandé, hélas ! aux esprits subtils, quelques sacrifices... « Mais, disait Gide, je ne suis pas vraiment communiste, je ne me suis jamais inscrit au Parti — pour la bonne raison que je préfère l'union libre au mariage. »

Alors que les évêques et cardinaux publient une touchante lettre sur le retour à la famille, etc., comme remède aux maux présents, belle embardée de Gide... Rien ne lui paraît plus néfaste que l'influence des femmes, surtout dans le domaine politique... « Quant aux religions, dit-il, il est hors de doute qu'aujourd'hui toutes ne veulent que la guerre... »

P.S. Cohen a enfin obtenu les adresses du chauffeur et de l'ouvrier, gagnants du prix de 1934...

8 avril.

Vacances de Pâques. Rien de plus poétique. Excitation consécutive à la saison et au *farniente* très remarquable chez les jeunes... La chaleur nouvelle (et parfois orageuse) donne toutes sortes de désirs ; on voudrait être ailleurs, on voudrait de l'amour, des jeux, etc., mais, comme par hasard, sans argent, sans relations, désirant plus que la réalité, le jeune collégien un peu sensible ne trouve pas ce qu'il voudrait. Rien ne matérialise mieux pour moi la beauté mélancolique et trouble de la jeunesse que ces vacances printanières...

Quand j'avais seize ans, une amie, Marguerite T., me prêta pendant les vacances de Pâques son abonnement de lecture chez Adrienne Monnier... Ainsi je pus m'enivrer de littérature moderne, de livres neufs que je coupais et dévo-

rais. J'allais les lire en plein air au Luxembourg... Sans doute, je n'y comprenais pas grand'chose, mais c'était le monde de la poésie qui s'ouvrait devant moi. Toujours les vacances de Pâques me sembleront l'époque des initiations !...

Visite à Jean Schlumberger. Comme je me dis frappé du fait que dans notre vie ce sont presque toujours les mêmes aventures qui nous arrivent (Delacroix le signale dans son *Journal*), il pense que nous attirons nous-mêmes les aventures faites pour nous...

... Schlumberger, alsacien, me paraît faire grand cas du sentiment. Dans la théorie de la dissociation de Gide, il voit surtout un pis-aller, précisément parce qu'il est trop rare de trouver tout réuni dans un être...

Comme je me plains un peu d'arriver à vingt-cinq ans sans aucun projet littéraire, il commence à me dire qu'au fond rien n'oblige à écrire. « Je me le suis dit longtemps, répondis-je, mais j'en sens toujours le besoin. — Il n'y a pas de temps perdu. Flaubert a fait *Madame Bovary* à trente-six ans, et Ibsen, ses drames qui nous touchent encore, à partir de cinquante-cinq... »

Après un peu d'accalmie, je me replonge dans les grandes lectures. J'ai entrepris les cinq volumes du prince de Ligne. Ce sont surtout les mémoires et les moralistes qui m'attirent en ce moment, car je demande à la lecture un redoublement de ma vie et aussi des notions sur l'homme, sa conduite, etc... Je prends beaucoup de notes.

11 avril.

Entendu non sans émotion Bergson faisant une allocution philosophique à la France par TSF. Moins ému par la nature de ce qu'il dit — bien que sage et point chauvin — que par sa voix. Il parle très lentement, et laisse pour ainsi dire dans sa bouche certains mots traîner, se grossir, suivre tout un destin... Sa voix paraîtrait presque s'évanouir dans les subtilités, si tout à coup, aux fins de phrases, le ton ne devenait grave et dur. Il se redresse alors, se rassemble et devient mâle, d'une façon singulière pour un homme de soixante-quinze ans et malade (il parlait de chez lui). Signe authentique de grandeur dans la simplicité et la clarté (mais n'excluant pas la richesse des harmoniques). Esquisse un rapide tableau de la pensée française, dans lequel — sans qu'il le dise, mais c'est tout naturel — on sent que de lui-même il s'inscrit. Termine, bouleversé, par l'occasion de dire, en finissant sa carrière, sa reconnaissance à son pays.

1^{er} mai.

Une paresse extrême, tout le long d'avril, m'a empêché de prendre la plume. Je n'aurais eu aucun plaisir à écrire et je n'eus pas le courage de m'y forcer. Pourtant, les souvenirs que j'ai plaisir à retrouver dans mes carnets, ce fut souvent avec effort que je les notai... Ce n'est pas qu'en avril j'aie mal

vécu. *J'ai poursuivi mon enquête.* Réduit à l'état de témoin, j'ai tout fait pour m'informer et donner un sens à ma vie — ou, plus exactement, j'ai continué à exercer ma profession de rôdeur : autour des livres et des êtres, autour de moi-même, de mon passé, de l'avenir...

... Revu Paul un dimanche... Le lendemain, Becker arrive... Il rêve d'écrire une *Métaphysique de l'Amour chrétien* (Maritain et Berdiaeff y collaboreraient)... Il aime en Dieu — et même ses anciennes amours (maintenant que la première a été sublimée) naissent directement purifiées...

Toute cette ascèse, je la suivais avec un intérêt passionné. Je croyais relire Platon. B. fut ému quand je lui dis que moi aussi j'étais parti de Tamié, et du même point que lui — mais pour arriver enfin à un résultat juste opposé... Comme je disais à B. qu'au fond peu attaché à aucun bien de ce monde (je possède précisément le monde quand je ne tiens à rien, et dans mes jours de pureté, parfois, le seul fait de regarder les êtres me donne la plus belle communion avec eux) je vivais seulement dans l'attente de l'inspiration, c'est-à-dire de cette heure où l'artiste est soudain envahi, heure qui n'est pas revenue pour moi depuis cinq ans, il me répondit qu'à ses yeux, en effet, il n'est d'émotion humaine plus haute ni plus grande, et qu'après celle-ci il n'y a plus que les joies... surnaturelles.

«L'état de grâce du chrétien, me disait-il, c'est un état de joie. — Mais, répondis-je, j'ai connu des états de joie... et souvent dans les périodes les plus difficiles de ma vie. Je n'étais plus qu'un cri d'enthousiasme et de ferveur. J'ai traversé aussi de longs mois sans ombre... Maintenant, je dois le reconnaître, sans être malheureux, je n'ai plus la même exubérance... — Ah ! c'est que le chrétien ne cherche pas une joie violente, mais une joie continue. On ne l'obtient, d'ailleurs (et là-dessus je tombe d'accord, par expérience), qu'après avoir traversé la douleur...

14 mai.

Hier, dimanche, allé chez Gide vers une heure. Il finissait de recevoir un jeune Tunisien israélite, étudiant en médecine... «Ce jeune homme, me dit-il ensuite, m'a écrit une lettre extraordinaire. Je te la montrerai. Il m'y parle sans aucun pathos et d'une façon à laquelle Maritain ou Mauriac ne pourraient rien répondre... C'est au point que je lui ai demandé la permission de la publier — évidemment sans le nommer — dans ma réimpression de *Corydon*. J'y donnerai aussi ma réponse. Il est d'une fort bonne famille juive de Tunis ; bien qu'il parle avec modestie, j'ai compris qu'il a été un élève très remarquable. Cette année, il a commencé sa médecine, mais comme, depuis de longs mois, obsédé et tourmenté, il ne peut pas travailler, sa famille s'étonne... L'aristocratie juive est terriblement morale et sévère — et bien que lui-même n'ait aucune foi religieuse, il lui semble que céder à certains penchants serait

un scandale horrible. Il est à la veille du suicide... "Ah ! mais, lui ai-je dit, ce n'est pas une solution. C'est une tricherie. Vous auriez la foi, vous pourriez entrer dans les ordres... mais c'est aussi une tricherie." Enfin, je crois que je vais le sauver. A la Faculté de médecine, il est tombé amoureux d'un camarade auquel il n'a presque jamais parlé..., et le pire, c'est qu'il lui semble que l'autre est aussi un timide et un refoulé..., qu'il n'ose pas... "Ah ! lui disais-je, pensez un peu aux jeunes gens qui sont comme vous, qui cherchent et qui pourtant n'osent pas. Imaginez que vous en trouviez un ! Vous ne refuseriez pas de lui donner de la joie — et, par le coup, quelle joie vous vous feriez à vous-même !" ... J'ai un peu fréquenté Philippe de Rothschild, qui, sous des dehors charmants, était terrible... Mais je crois que, lorsque les juifs se mettent à être bien, ils donnent quelque chose d'extraordinaire... Celui-ci est assoiffé de noblesse et de pureté, il a horreur de la débauche. Il n'a jamais rien fait... sinon quelques essais avec des femmes, pour obéir au médecin, et qui n'ont su que le précipiter dans son sens.»

Nous sortons pour aller déjeuner chez Lipp...

— Lis-tu toujours, et que lis-tu ?
 — J'ai commencé la *Littérature anglaise* de Taine...
 — Tiens ! quelle idée ! Tu ferais mieux de lire Jusserand. Il est mieux renseigné... Au moins, lis-le après Taine... Pourtant, je ne trouve pas Taine si mal. Mais non ! loin de là. Il est même très capiteux. Le jeune Cambige, dont le suicide fut le prétexte du *Disciple* de Bourget, lut un tome de la *Littérature anglaise* la veille de sa mort... Ce livre est inégal... Sur les Élisabéthains et Shakespeare, il est très insuffisant. Et sur Milton donc ! On s'en contente tant qu'on ne connaît pas soi-même les auteurs. D'ailleurs, dis-toi que les classiques et les pré-classiques anglais sont plus faciles à lire pour un Français que les modernes. Sur Swift, tu verras des pages très étonnantes..., et comme, n'est-ce pas, il parle bien de Chaucer ! Une chose très curieuse chez Taine, c'est son goût de parler des excès. Sujet pour Freud. On sent tellement l'homme de cabinet, et qui se monte en imaginant la vie...

(J'admire que Gide puisse instantanément parler d'un ouvrage si long, et qu'à la fois il en revoie si nettement les qualités et les défauts...)

— En ce moment, dit-il, je patauge sur mon roman, et j'essaie de le transformer en pièce de théâtre...

Michel, à qui nous avons donné rendez-vous, arrive. Gide nous parle de la séance anti-hitlérienne (dont Henri fut un préparateur actif). Malraux, qui a le sens de ce qu'il faut dire, y parla fort bien..., mais les autres orateurs furent médiocres. Même Langevin fut décevant. Gide ne paraît pas beaucoup croire à ce qui peut sortir de ces manifestations... Il se dit effrayé des orthodoxes en général, et surtout de l'orthodoxie marxiste, plus terrible parce que plus

jeune, pense-t-il. Aussi fut-il heureux de pouvoir signer dernièrement un manifeste en faveur de Trotsky, quoi qu'en pensent les communistes... Au besoin, il s'expliquera là-dessus.

Les journaux, dit-il, le passionnent un peu moins, mais il se le reproche, il a honte de cette lassitude à la faveur de laquelle on peut tromper davantage l'opinion. Il a surtout suivi de près l'affaire Prince, et Martin du Gard et lui, en en discutant, sont arrivés à la thèse du suicide. Les rapports d'autopsie que l'on fait afficher à grand prix ne sont pas convaincants, dit-il. «Un ancien ministre de la Justice a dit à M. de L., qui me l'a répété : "Prince s'est suicidé..., mais ne le dites pas !" Martin du Gard et moi, nous jugions que les chaussures du mort devaient être boueuses, puisqu'il était déchaussé, et que ses pieds n'étaient pas boueux... Or on vient d'apprendre que ces chaussures sont propres. Elles n'avaient pas été mises sous scellés. Quelle incurie ! On a eu tout le temps de les nettoyer... J'ai trouvé aussi bien étranges nos magistrats qui se réunissent pour voter confiance et amitié à Lescouvé... et cela pendant que la justice suit son cours. Quelle imprudence ! Si l'on apprenait par hasard que Lescouvé est dans son tort, ce serait toute la magistrature française compromise ! On a vu exactement les mêmes choses au moment de l'affaire Dreyfus !»

Marc et Yves Allégret arrivent dans une Chrysler neuve qu'ils vont rôder à la campagne. Ils nous emmènent... Partis sans but déterminé, nous nous arrêtons d'abord sur les rives de la Marne à Alfortville. On y a installé une plage... et il fait aujourd'hui grand soleil. Aussi, joie et liesse, on se baigne, on se change, on plonge et on nage. Que de charmants garçons du peuple, en bande, heureux, jouent devant l'eau... Gide est ravi de tant de vie... C'est un plaisir mythologique. De jolies barques chargées de jolis gosses passent... Nous repartons et suivons encore la Marne jusqu'à Nogent. Nous descendons au bord de l'eau. Toujours du populaire. On danse dans les guinguettes, on rit, on boit. La chaleur vous dénude, et dans l'herbe quelques charmants enfants se dorment au soleil.

Laissant la Marne de côté, nous nous dirigeons vers Meaux. Campagne merveilleuse, plaine de Brie qui commence ; rien de plus français. A chaque instant, de ravissants garçons à pied ou à bicyclette — et en ce cas chargés de fleurs — nous croisent sur la route. Sans cesse Gide me pousse du coude, mais devant la campagne aussi il ne tarit pas d'admiration. Une fois de plus, j'admire comme il voit tout d'un seul coup d'œil..., et comme il juge en même temps avec le mot qui fait voir...

«Les grands pays muets s'étendant longuement...», cite-t-il.

Son regard, non content de suivre les formes et les jeux de lumière, s'arrête aussi aux plus petites plantes. Il botanise tout en roulant. Nous arrêtons

pour qu'on lui cueille des carex. Un peu plus loin, il voit dans l'herbe des sceaux de Salomon qui fleurissent. Deux gosses délicieux nous vendent à chacun des bottes de muguet. Suavité... «Je ne sais pas, me dit Gide, si tu as déjà fait de grandes randonnées en auto, avec arrêt le soir à l'aventure. Je viens de passer dix jours avec Élisabeth Herbart dans le Tyrol italien, que nous avons traversé en partant de Nice par le col de Tende. C'est extraordinaire. Et, là-bas, quelle race admirable ! Je n'ai jamais rien vu de plus sain et de plus ouvert. Quels beaux enfants ! Sur cinquante, il n'y en a qu'un qui ne soit pas bien. Je n'ai pas pu en connaître vraiment, mais ils doivent être gentils. Ils parlent tous allemand et se vexent si on leur parle italien... J'aurais aimé avoir une petite voiture, et nous serions partis tous les deux sur les routes... Il faudra de toutes façons que nous fassions bientôt un petit voyage ensemble...»

Parle assez bien de Montherlant — mais pour, en dehors de son sens inné de la langue, ne pas lui laisser grand'chose d'excellent. Trop contrefait, camouflage... «mais il est appelé, dit-il, à prendre une place importante»...

Le grand air, le soleil et la vue de tant de jeunesse m'ont donné assez de joie. J'en profite pour dire que jadis, à quinze ou dix-huit ans, traverser en auto les villages, surtout le dimanche, était pour moi bien douloureux. La beauté des autres et leur vie m'accablaient. J'aurais voulu fermer les yeux. «En vieillissant, on se durcit, ajouté-je. — Ah ! tu le crois, répond Gide. Ce n'est pas vrai (ou plus vrai pour moi), parce qu'à chaque instant je me dis : tu n'en as plus pour longtemps ! Et je pense aux années que j'ai passées dans l'austérité, la méditation et la philosophie ! J'ai vraiment vécu ma vie à l'envers. Je n'ai pas eu de bonheur étant jeune. Sans doute il est vain d'avoir des regrets, et même, cette austérité m'a servi ! mais si les catholiques parlent toujours du remords après les fautes commises, moi, vraiment, c'est un sentiment tout aussi fort qui, certains jours, s'empare de moi à la pensée de ce que je n'ai pas fait. Et ce remords qui me prend porte même sur des points particuliers, très précis. Par exemple, quand j'écrivais *Paludes* à La Brévine, j'avais loué une maison où, surchauffé, je travaillais. J'y vivais seul, en étranger, ne voyant personne. Un jour, un petit Bohémien de quinze ou seize ans est venu frapper à ma porte et m'a demandé si je n'avais rien à vendre. Non, lui ai-je dit, je n'ai rien... Pourquoi ai-je refermé la porte ? Il m'avait regardé d'un air à la fois triste et ambigu... et puis il reprit la route... Et maintenant je revois ce regard... Il ne serait peut-être pas mauvais que cyniquement je fasse par écrit ce récit. Cela fera crier les gens... mais cela vaut d'être dit.»

18 mai.

... Comme j'avais des billets pour un concert spirituel à l'église Saint-Gervais et qu'Armand adore l'orgue, je l'y invitai avec Cohen... J'ai horreur du satanisme qui consiste à révéler le « caractère sacré » du prêtre en se le pimen-

tant d'idées obscènes... Le satanisme — et à quel point il peut envahir un être, je le vois chez Armand, qui tourne uniquement autour des prêtres —, je l'exècre, car je m'en suis, il faut le dire, presque avec peine guéri. La religion espagnole, esthétique, de Jouhandeau m'avait intoxiqué. C'était surtout littéraire..., mais le masque avait fini par coller au visage, pour peu que j'eusse gardé la foi... Heureusement, Gide survint. Depuis nombre d'années, je n'avais pas assisté à une «bénédiction» ; je ne trouvais cela ni beau, comme un croyant ou un «artiste», ni ridicule : je demeurai indifférent. Le culte catholique a cessé de parler à mon cœur — à moins qu'il ne m'irrite (aux grandes vacances, je suis souvent obligé de suivre la famille à la messe) —, mais une religion dans laquelle j'ai été élevé, et qui a joué un tel rôle au moment où j'ai eu à choisir ma route, ne peut être morte pour moi. Mon fort souci, à chaque instant, de trouver le point faible du catholicisme et d'avoir le bonheur en me passant de lui (ou contre lui), montre assez son influence. Dis-moi qui tu attaques, je te dirai d'où tu sors : Descartes et les Scolastiques, Leibnitz et Descartes, Kant et Hume, etc... C'est surtout la morale de l'Église qui me heurte, mais comme tout Français je ne peux pas me passer de morale. Je ne saurais confier à personne le soin de décider pour moi du vrai en cette matière. Je me sens ainsi dans la tradition ; de même, mon horreur du mariage et mon goût de critiquer les prêtres, je les retrouve dans notre littérature la plus lointaine.

Causant avec B., dernièrement, nous ne tarissions pas d'éloges sur les Français. «J'ai connu, me disait-il, une foule d'étrangers de tous pays ; même à Paris, je vivais loin de mes compatriotes. Maintenant, assez de Polonais et de Roumains ; je sens que rien ne vaut un Français. Certes, chez nous, beaucoup n'ont presque aucun tempérament ; nous avons des médiocres comme ailleurs ; mais quand le Français est accompli, l'heureux mélange de sérieux et de gaieté ! Quel équilibre ! Quel sourire !» Je crois que le bruit court à l'étranger qu'au lit rien ne vaut le Français, pour sa sensualité imprégnée d'esprit...

26 mai.

Vacances de Pentecôte excellentes... Depuis qu'elles sont passées (huit jours), j'en ai fait le récit à Cohen et à Gide ; c'est une répétition pour ces notes. Il n'aurait pas été bon, je crois, de prendre la plume aussitôt. Cependant, depuis une semaine, je suis presque tourmenté par l'obligation d'écrire... Les aventures marquantes et les bonheurs que j'éprouve, un impérieux besoin m'oblige à les noter ; sans doute je pense à l'avenir, car ma mémoire est frêle, mais aussi écrire me fait revivre à tel point mes souvenirs que rien n'est complet dans ma vie si je ne l'ai raconté.

Mes rêves de camping, formés depuis longtemps, ne m'ont jamais quitté

(au Maroc, j'ai pu les satisfaire)... J'avais rêvé aussi des Auberges de la Jeunesse, endroits exquis foisonnant à l'étranger et si rares chez nous. Je vais vieillir, me disais-je, sans avoir connu la vraie communauté de jeunes. Il faut se contenter des rêves !

Tout à coup j'apprends par Michel que, pour les deux jours de Pentecôte, l'œuvre du Foyer de la Paix invite la jeunesse à se retrouver dans un camp près d'Étampes. Prix très modique, au moins ça ne sera pas snob, disons-nous. Et puis nous partirons tous les deux, ça nous donnera une contenance si par malheur la société est antipathique... Dernière tentative, me disais-je... Je ne demande qu'à faire une «ponction dans le réel». Si je sens seulement durant cinq minutes la fraternité des camps que je rêve, je serai satisfait. Me préparant donc avec une ferveur qui cherchait à s'armer contre les déceptions, la veille de mon départ, à Paris, impatient comme un gosse, je ne pus pas dormir longtemps...

A la gare, nous joignons quelques jeunes gens et enfants, car nous devons voyager avec un billet collectif. Dans le train, quelques «Volontaires de la Paix», habillés d'une sorte de costume scout, nous décrivent, en nous montrant des photos, les délices de Bierville, propriété de Marc Sangnier qu'ils appellent Marc. «On ne peut pas n'y aller qu'une fois. On est forcé d'y retourner...» Là, on se baigne, on joue, on pratique les sports. C'est la pleine campagne.

Boissy-la-Rivière. Paysage du Gâtinais. Petite gare, d'où nous gagnons le château, devant lequel Marc Sangnier, en chemise rouge et panama, assez gentilhomme campagnard socialisant, nous attend au milieu d'une escorte. Dans le hall, on nous inscrit et on forme les équipes. Nous serons sept dans la nôtre... Nous sortons du parc et montons dans la campagne, parmi des bois, vers une prairie où des tentes sont déjà disposées. Chacun prend de la paille par avance entassée et la jette sous la tente, ainsi que sac et couverture. Je m'arrange pour poser mes affaires à côté d'un jeune garçon que j'ai remarqué dès l'arrivée.

Bientôt c'est le dîner, un repas froid nous est distribué... Puis la nuit vient, Marc Sangnier nous fait une allocution : Vous êtes en vacances, c'est bien ; ce beau pays vous est ouvert, etc. (quelques mots très charmants sur notre jeunesse), mais il faut aussi penser au sérieux, à la paix si menacée aujourd'hui, etc... Sangnier, que tous appellent Marc et tutoient, ressemble physiquement à Rouart, vieillard non sans apparence de grandeur, l'œil brillant, le teint chaud, et à Max Jacob, par je ne sais quoi de familier et de camarade... Chacun fut assez vite se coucher. Les uns mettent leur pyjama, d'autres restent vêtus, mais tous s'emmitouflent au mieux de couvertures et de chandails, car les nuits en mai sont encore froides. On éteint la lampe. Certains — très

régiment — font quelque temps des plaisanteries. Mon voisin, assez titi, et son voisin échangent des bourrades, en toute innocence.

Le lendemain, bien que le réveil soit décidé pour 7 h 30, Marc, dès 5 h, réveille tout le monde en disant qu'il ne faut pas faire de bruit. J'ai médiocrement dormi, tête trop basse, mais pas eu froid, une première nuit de camping est souvent difficile (mais appétit excellent dès le premier soir ; le grand air me permet de manger de tout). On va faire sa toilette à un tonneau-citerne installé au milieu du pré. Certains ont des cuvettes en toile...

Michel est désigné pour faire le feu. On choisit des pierres et on court ramasser du bois... Puis, pendant que certains vont à la messe (Pentecôte), Michel et moi faisons cuire le chocolat de la troupe. Impression excellente : se réveiller et être aussitôt en plein air, avoir tout de suite à faire de l'exercice... Deux jours que je sens merveilleux s'ouvrent...

Avant midi, avec la troupe, visite du domaine. Parc du château, puis, un peu sur la hauteur, l'Auberge de la Jeunesse. Rien de plus rustique. Salle à manger basse, où plusieurs bandes, garçons et filles, déjeunent ; cour, où sous les arbres on boit de la limonade. Franche cordialité ; dans la salle à manger, un garçon de quinze ans, peu vêtu, excessivement éveillé, me regarde longuement dans les yeux...

Les dortoirs se trouvent au sommet du jardin : il faut monter sur la colline. Bâtiments neufs à l'air vaguement féodal, salles de douches, grandes fenêtres ouvrant sur la campagne. Petits lits de fer, sans draps, les uns près des autres ; pas d'autre meuble. Les murs ne sont même pas blanchis à la chaux ; on voit la pierre et les moellons. Rien de plus exaltant que cette simplicité et, d'ailleurs, que toute la jeunesse qui pour ces deux jours emplit l'auberge. Bien vite, le rêve se forme en moi de venir vivre ici, d'autant plus que la pension y est fort bon marché.

Après le déjeuner au camp, réunion dans l'herbe, où Marc fait de la propagande pour son mouvement. Les jeunes campeurs sont invités à prendre la parole. Assez peu d'orateurs ! Je suis prié de dire ce qui m'a attiré à Bierville. Je réponds (pas trop bêtement, m'a dit Michel) que je suis d'avance tout gagné aux idées pacifistes, mais que pour adhérer à un quelconque mouvement je me sens encore trop indécis, etc... A vrai dire, si mon manque de «foi» ne m'avait empêché de m'enrôler, la faiblesse de programme et le manque de sens pratique des «Volontaires» auraient suffi. Une fois de plus, j'ai pu juger la sorte d'aveuglement (sublime, certes) des gens qui ont la foi. Tout se subordonne à elle, et souvent, de leurs yeux, la réalité disparaît. Tous les garçons qui étaient là, tous plus ou moins prêts à souscrire, sans être peut-être des plus remarquables, avaient une belle flamme de bonne volonté.

Visite plus étendue du domaine, toujours en bande ; conversations intéres-

santes avec plusieurs campeurs — ni ouvriers, ni bourgeois, genre artisan, eux aussi aux belles âmes. Horizons émouvants. Sens de la justice, et passablement de lumières sur la situation présente. Un grand culte pour Sangnier, tant la jeunesse, et surtout la meilleure, a besoin d'admirer. Partout, dans la campagne, dans les bois, dans les champs, rencontres de scouts, d'éclaireurs — partout on campe, on joue... Jolies routes dans le domaine, qui ont été tracées par les Volontaires (les relèves) pour que l'auto de Marc puisse aller partout... Un peu partout, statues et croix commémoratives ; c'est un peu agaçant, mais cela fait partie de la Foi !...

Sur la fin de l'après-midi, nous sommes employés à ramasser à plusieurs des arbres morts dans le bois, pour préparer un feu de camp. On dresse le bûcher au milieu d'un grand pré.

Après le dîner, en attendant la nuit, on s'exerce à répéter le refrain de quelques chœurs pacifistes pour la fête..., puis chacun s'enveloppe dans sa couverture et va à la prairie. Tous les campeurs et scouts qui sont sur le domaine sont réunis ; cela fait un cercle de quatre à cinq cents personnes. Marc Sangnier, d'abord arpentant le pré, au milieu de nous, prononce un verbeux discours pacifiste et sentimental. Il compare les étincelles du bûcher aux étoiles du firmament (mais, ce soir-là, il n'y en avait pas au ciel...). Puis, quand le feu est allumé, on commence par y jeter un drapeau blanc sur lequel est dessinée une figure grimaçante intitulée *Guerre...*, et tout le monde applaudit. Après cela, chœurs, saynètes, chansons exécutées par chaque troupe. Le chant en plein air, pour les poumons, la santé, la joie, quelle admirable chose ! Je m'en trouvais aussitôt transformé. Pour finir, chacun, se prenant la main, dans une ronde immense, chanta l'air des adieux (« Faut-il nous quitter sans espoir ? » etc.).

A 11 heures, coucher ; aussitôt, accablé d'excellente fatigue, je m'endors délicieusement.

Au dîner, Marc, qui s'invita successivement à toutes les popotes, vint partager notre gamelle. Je me plaçai bien devant lui, pour pouvoir l'observer et recueillir ses oracles. Il fut très lamentable. Peu de conversation, pas de curiosité réelle pour les campeurs, un côté blagueur et bouffon ; de plus, une excitation qu'il ne cachait guère... Il ne vint pas seul, mais accompagné de ses secrétaires, deux jeunes garçons qui paratageaient sa tente. Le favori, type de quatorze à quinze ans, assez laid et de la conversation la plus répugnante, était éperdu d'admiration et de sollicitude. A chaque instant, caresses et baisers publics, et, de la part de ce gosse, la plus basse flatterie et les regards les plus hypocrites...

Le premier soir, à voir la tente étroite et basse de Marc, je le comparais véritablement à ces chefs antiques qui dorment seuls, à la royale, au milieu du

camp. Mais non, il lui fallut jusqu'au bout profiter du « camp de la Jeunesse ». Il est d'ailleurs un véritable animateur. Le jeune favori est un typographe de journal pacifiste. Le premier soir, j'entendis demander près de moi, et d'un air très naturel : « Avec qui Marc couche-t-il ? »... Mais je ne compris pas tout de suite ; j'en ai conclu, depuis, qu'à l'exemple de Max Jacob Sangnier avait l'habitude de papillonner, portant aux nues pendant quelques semaines ou quelques mois sa dernière trouvaille. Parmi les campeurs, certains qu'il connaissait déjà un peu avaient aussi ses faveurs, soir et matin on entendait de retentissants baisers (assez émouvants, au fond, car il embrassait des jeunes gens qui avaient l'air assez dur, et qui cependant l'embrassaient aussi). Dans le courant de la journée, il s'approchait assez volontiers de garçons débraillés ou en culottes courtes, et il avait plaisir à porter la main un peu partout, sur les piqûres de moustiques ou les égratignures. Mais pour Michel et moi, il n'y eut de la part de Sangnier aucun accrochage. Il dut sentir que nous n'étions pas des recrues possibles, et se méfier de nous. Les intellectuels, d'ailleurs, ne doivent pas lui plaire ; il lui faut de bons garçons tout prêts à souscrire sans discuter...

Au réveil, le lendemain (quelle douce chaleur, l'agréable repos !), je me trouvais les yeux dans les yeux avec mon voisin. Il s'étonnait peut-être que notre nuit ait passé si calmement... Je sortis de la tente. Le soleil venait tout juste de se lever. Avec Michel et un jeune Anglais qu'il avait pris en sympathie, après notre toilette, nous courûmes faire de la gymnastique dans les champs. (J'oubliais de dire que la veille, au feu de camp, nous eûmes plusieurs groupes israélites, des Jeunesses Socialistes, et aussi des émigrés allemands...)

La matinée fut employée par certains (dont j'étais) à vendre, dans la propriété, aux campeurs et aux visiteurs — car il y a aussi un hôtel assez convenable pour les bourgeois — le journal de Marc, *L'Éveil des Peuples*. Je le fis avec bonne humeur, mais (c'était un concours) je ne gagnai pas le prix...

Conversations avant le déjeuner avec un jeune campeur — pas beau, mais d'un rayonnement admirable. Garçon grand, blond, efflanqué, de vingt ans. A treize ans, il est devenu de lui-même catholique après avoir lu l'Évangile. Modestes origines, violoncelliste. Il parle de son métier avec amour, et de la musique en connaisseur. Tous les étés, il les passe à garder des enfants dans une colonie. Il parle des enfants avec expérience. Ouvert aux questions actuelles et suffisamment indigné de la mauvaise foi et des compromissions des gens bien-pensants. Véritablement une âme pure reflétant la sérénité...

Après le déjeuner, il fallut, avec du grès, nettoyer les chaudrons. Je m'en chargeai avec Michel. Les autres, petits employés de commerce, avaient peur de se salir les mains. Je me mets à leur place et les comprends. Mais, en nous

regardant tous deux (enchantés que nous fissions seuls cette corvée), ils devaient bien prendre en pitié la joie que nous semblions en tirer !

Ce camp de Pentecôte était un camp de vacances ; évidemment, chacun voulait se reposer... Mais les « Volontaires », ceux de la maison, à mon avis, ne donnaient pas l'exemple du courage. Je dirai même qu'une certaine fatigue pour la marche et l'effort, et un entrain qui s'arrêtait aux paroles ne me donnèrent pas une bonne impression de leur virilité ; il est vrai que c'étaient des pacifistes...

L'après-midi, jusqu'à l'heure du train, se finit en causant, étendus au soleil ou à l'ombre, avec le jeune violoncelliste et deux garçons assez peuple qui étaient venus à bicyclette. Excellente impression de vie intérieure — et point acquise dans les livres —, et bien touché de la sorte de confiance que, sans me connaître, ils me témoignaient. Quitté le camp absolument ravi, sans un atome de cette mélancolie qui, pour beaucoup, surtout les jeunes, accompagne presque nécessairement un bonheur qui finit.

«L'amour d'un seul est une barbarie, car il s'exerce au détriment de l'amour de tous les autres. De même l'amour de Dieu.»

Nietzsche.

Malgré moi, et assez souvent, la question de l'Amour me tourmente. Pourquoi n'aimé-je jamais, me demandé-je ? Il est vrai que j'aime tout le monde...

Cet amour collectif est étrange (mais le mot de Dostoïevsky me hante : «Amour de l'humanité : bon prétexte pour n'aimer personne»...). J'ai déjà dit que le chiffre tout abstrait des garçons d'un collège, d'un régiment, etc., me *trouble*. Je suis donc, si l'on veut, dans un état de passion continuel, à chaque instant prêt à vibrer à toutes les formes d'humanité possibles, et aussi, lorsque je désire un être, en m'attendrissant sur lui (ce qui n'est pas vraiment de l'amour), j'ai l'impression d'en faire soudain comme une représentation de l'humanité que j'aime.

Que faut-il pour qu'il y ait amour ? Construction de l'esprit, cristallisation, etc... Il faut donc une certaine vie de société, ce à quoi je me refuse. Je ne vais pas dans le monde. Presque toutes mes connaissances, de passage, se font dans la rue. Il faudrait revoir les personnes, mais j'ai souvent le défaut d'être presque las des gens, comblé ou non, dès la deuxième fois. L'attrait réel de la nouveauté pour moi ressemble à l'amour. (Cela rejoint Pascal : «Nous n'aimons que des qualités ; jamais les mêmes.») C'est peut-être le jugement, la critique, qui me retient d'aimer. Mais de la tendresse, que je suis prêt à en verser ! Comme de plus en plus, si un être passe sur ma route, je m'applique à détailler ses beautés, et quel mélange je fais de jugement et de sensation. Alors l'eau me vient à la bouche...

B., qui dernièrement me parlait d'amour, me disait que pour aimer il fal-

lait d'abord le chercher, et que surtout, dans le début, il fallait un peu se suggestionner. On est complice de sa fièvre. Alors, avec moi, rien à faire. Pourtant, des hommes qui n'ont pas voulu être dupes ont éprouvé de grandes passions.

Que demandent les gens à l'amour ? L'exaltation ? Je l'ai sans cesse à froid, seul ou à propos de n'importe quoi. Un remède contre la solitude ? Je ne me trouve pas trop mal avec moi-même. Je me suppose assez bien... ou je trouve le monde si grand, qu'il n'y a qu'à se baisser. Si je ne trouve rien dans le monde, j'y vois le signe que je suis dans un mauvais moment (les ennuis, comme les bonheurs, arrivent en série).

Le besoin de posséder, je l'ignore, je suis maître de tout dans la mesure où je ne m'attarde pas.

... Avoir besoin de telle personne, fi donc ! Et croire qu'on a des droits sur elle..., quoi de plus bourgeois ? Mais, me disait B., «votre désir de ne pas vous attacher lui aussi est bourgeois. Vous désirez avoir tout, ne pas souffrir, et pour cela ne vous attachez pas. *Mais cela aussi est une habitude...*»

Je rêve, certes, comme beaucoup, d'un être merveilleux, exquis, etc... Assez souvent, l'inconnu que j'aperçois dans une rue et qui disparaît vite en pourrait jouer le rôle. Mais, assez souvent aussi, tel être avec lequel j'entre en conversation, tel autre que je suis en train de découvrir me paraît, pour un instant du moins, un être merveilleux... Mon rêve, je le trouve sans le garder longtemps (ce serait là le vrai amour)... Mais je le rencontre, le salue du regard ou entre en relation quelque temps avec lui...

J'ai compris ce que c'est que de quitter Paris pendant quelques jours et d'aller se reposer. Au retour de Bierville, je pris une leçon de gymnastique bien meilleure que de coutume, simplement grâce au bon air... Depuis ces deux jours à Bierville, je ne suis plus tout à fait le même : soleil, exercice, plein air absolu, camaraderie, n'avoir pas de maison, retour à la vie primitive... Excellence du chant... J'ai l'impression d'avoir beaucoup appris, compris, observé durant ces deux jours... Mais c'est qu'aussi bien j'arrivai là-bas après avoir sans doute progressé. Mon appréhension de la vie, mes perceptions, mon expérience en un mot, peu à peu s'étendent...

Reçu le manuscrit de Gabilanez, *La Joie commune*. Je n'en veux retenir ici que les souvenirs du collègue qu'il m'a restitués. Que de bonnes parties, d'aventures étranges et de drôles de types nous avons connus là-bas..., et tout cela, dans ma mémoire, était presque oublié. Depuis sept ans, j'ai trop vécu, j'ai eu trop d'aventures ! Et puis, au collège même, surtout occupé de mon amour, je n'avais pas beaucoup de loisir pour fixer les anecdotes.

Comme je portais ce manuscrit à Paulhan avec Gide, Benda, qui se trouvait à la NRF, nous dit : «Il est une parole de Péguy que l'on cite beaucoup et

qu'il faudrait démentir : "Toutes les mystiques sont belles et toutes les politiques sont laides." » Je veux bien accorder que toutes les politiques, de droite ou de gauche, sont laides. Les gauches posent en principe de beaux préceptes, mais ne les respectent pas... Mais je ne vous accorde pas que toutes les mystiques sont belles. La droite se fonde sur l'ordre et l'autorité qui n'ont rien à voir avec la justice et la vérité, que d'ailleurs elle méprise ouvertement.

Parlé à Gide de Bierville. Il se propose d'y aller avec moi. Il se mettra, croit-il, dès le début en rapport avec Sangnier. Je sens qu'il craint d'être un peu malheureux dans ce pays de la jeunesse. Je l'assure du contraire ; parti avec la même crainte, je n'ai trouvé là-bas que sympathie. C'est que, dit-il, j'ai un tel besoin de tomber...

... Un peu mécontent de certaines proclamations des écrivains soviétiques qui, obéissant à des mots d'ordre, ne se consacrent plus qu'à des œuvres de propagande... «Le communisme n'aura fait ses preuves, dit-il, que lorsqu'il pourra parler d'autre chose. D'ailleurs, c'est une vérité élémentaire, mais combien importante, que l'on ne parle bien de rien que si on l'a quitté, comme on ne se connaît bien soi-même qu'en se quittant.»

.....

Du 24 au 29 mai, passage du duc de T. à Paris, ce qui me redore un peu. Voyons jouer *La Machine infernale* de Cocteau et *Le Canard sauvage*.

Dînons un soir avec Max Jacob, assez brillant, accompagné de deux jeunes artistes, Charles et Johnny, que nous allons voir, après dîner, dans leur numéro musical à l'Européen. Nouveau dimanche après-midi avec Gide à la campagne (Noisy-le-Grand). Moins réussi que le dimanche précédent, bien qu'encore sur la Marne... Il me fit déjeuner avec un jeune type de vingt ans, Henri Thomas, élève d'Alain, préparant Normale, esprit incroyablement compliqué, désirant le naturel et n'y arrivant pas (tombant dans le cynisme). C'est l'âge (son style est effroyable)... Cette étrange complication intellectuelle, que j'ai connue jadis — mais beaucoup plus tôt — et que j'attribuais à l'influence de Jouhandeau et à l'éducation religieuse, je la crois inhérente à certains jeunes.

Cela empoisonne rétrospectivement certaines heures de ma jeunesse — non pas dans le souvenir, mais à travers certaines lettres que j'écrivais alors et que je ne saurais relire jusqu'au bout...

Naturel, sincérité, la difficile étude ! Pour ce garçon, d'ailleurs, en bon élève d'Alain, le mot sincérité ne veut peut-être pas dire grand'chose — la personnalité humaine n'étant guère que volonté.

Le seul fait d'être appuyé contre l'épaule de Gide, en auto, me donnait je ne sais quel plaisir tendre, et réciproque sans doute. Plaisir fait de confiance

et d'affection, où n'entre rien de sexuel. C'est un des plus grands bonheurs auxquels, sans passion, je saurais prétendre.

A Michel, aussi, garçon de dix-huit ans, la compagnie de Gide donne un doux sentiment. Il arrive qu'avec lui, parfois, on ne désire plus rien.

.....

Dans un devoir sur une matinée au cirque, un de mes élèves écrit :

«Je suis content, car mes camarades et même mes voisins de manège se sont amusés autant que moi. Je me rappelle un papa (sans doute), car il s'amusait tout doucement, comme font les papas, me tamponnant souvent et riant de bon cœur ainsi que moi.»

Le 1^{er} juin : fait une demande de poste à la Mission scolaire égyptienne.

CARNET XI

(15 juin — 28 août 1934)

*Commencé à Bierville le 15 juin 1934
L'Épi d'or (Auberge de la Jeunesse)*

Venu m'installer ici, quittant Paris mon sac sur le dos. Ardent besoin de vivre à la campagne le plus beau mois de l'année. Tout est neuf, radieux. De jour en jour je goûte mieux la nature. Promenades solitaires. La vue des plaines, des champs me grise. On fait les foins. Rencontres d'écureuils, lièvres, perdrix..., champ de luzerne et de sainfoin bourdonnant d'abeilles. Couleur bleue et or ou bleu argent des céréales pas encore mûres. Depuis le Maroc, je n'avais pas connu pareille solitude ardente. Mais je jouis plus de moi-même et du monde qu'à Fès. Le bonheur s'éprouve mieux par contraste : le seul silence et l'air plus pur qu'à Paris me comblent de joie...

Et puis, je me sens venir un corps. C'est la grande découverte. Voici deux ans que je me décidai à me mettre à la gymnastique, mais je le fis d'abord sans règle et surtout en peinant — par besoin, certes, mais aussi par acquit de conscience. Maintenant, c'est un plaisir. Le nouveau et jeune professeur qui me donne des leçons depuis avril m'a ouvert à la vie physique. Comme la mémoire et le jugement sont en nous-même un infini — cela m'a frappé de tout temps —, je comprends maintenant que mon corps est sans limites, perfectible. Faire le plus simple mouvement des bras ou des jambes est une pure acquisition qui s'ajoute directement à moi-même, plus vite que toute méditation ou lecture, je ne me lasse pas de mon corps. Je le découvre peu à peu. C'est un instrument dont je joue sans cesse, un compagnon presque inconnu qui se révèle — car avant je le méprisais. Pendant longtemps, je me suis cru laid (de même, je me suis cru peu intelligent). Ah ! la joie, comme dans l'Évangile, de quitter la dernière place où l'on s'était mis tout d'abord... J'avais stupidement la honte de mon corps. Mais maintenant je nais. Quelques semaines d'exercice m'ont déjà donné une forme passable... Un jour, j'arriverai à me jeter sans souci dans rivières et piscines..., mais j'ai gardé jusqu'à présent de mon enfance repliée la peur de l'eau froide.

Apporté avec moi la *Correspondance* de Gœthe et de Schiller, *Don Quichotte* (en souvenir de l'Espagne) et Tacite... pour m'initier à la politique.

J'ai deux cartons remplis de notes de lecture : lettres, philosophie, histoire... Tout ce qui m'a frappé au passage cette année, je l'ai copié (très Bouvard et Pécuchet), mais c'est pour moi une source de culture et d'exercice — j'apprends en rabâchant — et de joie, car il y a une infinité de pages ou de « pensées » de Nietzsche ou autres moralistes qui me sont une source de bonheur...

Le manuscrit de F. a été refusé, j'en fus peiné pour lui et aussitôt lui écrivis. Gide me montra le double de la lettre de Paulhan ; je dus convenir que ses critiques (reproches d'enfantillages) étaient les mêmes que les miennes, bien que plus nettes. « Ton ami paraît pour le moment te devancer, me dit Gide, tu l'auras vite rattrapé. J'en suis de plus en plus sûr. » Il est vrai que le jour où je porterai quelque chose à un éditeur, je ne conçois pas qu'il puisse me rabrouer... Car je devrai d'abord être content de moi — et j'en suis loin.

Je ne saurais tarir de reconnaissance quand je vois ma santé. Utilité de la vertu : mes parents étaient sains. « Ton père est plus équilibré que moi », disait Gide à Michel l'autre jour... Dans mon passé, il n'y a pas de saouleries, de veilles, de surmenage. La seule chose qui me fatigue : ce sont les émotions.

... Ce bon état qui est mien et que je défends à tout prix — allant jusqu'à analyser les causes de ma tristesse quand je me sens devenir mélancolique —, je crois qu'il exclut l'amour-passion. L'amour est une rupture d'équilibre, un délire, une vraie maladie. Certains en ont besoin et y puisent leur vitalité, mais d'autres emploient peut-être la même ardeur à être sains et libres. Bien que j'aie peu parlé à Gide de cette question, je doute qu'il ait violemment aimé. Il répondrait que son éducation puritaine lui a valu de séparer l'amour et le plaisir...

Rien n'est au monde plus beau que les débuts..., et si je regrette une chose de l'amour qui jamais ne frappe à ma porte, c'est le premier contact, l'heure indécise... Ah ! se sentir délicieusement envahi par l'espoir..., et que pour un instant l'idéal se restreigne à un seul être...

Quand j'annonçai en classe à mes élèves que j'allais les quitter, ce fut de la stupeur... Celui qui m'aimait me regarda fixement pendant plusieurs minutes, puis passa le reste de la classe à écrire nerveusement sans plus oser lever la tête... Certains s'offrirent à m'envoyer par la poste des devoirs... Et l'un, surtout, qui protestait toujours contre mes corrections, les accepta ce jour-là avec une sorte de tendresse. Certainement je leur ai donné le goût du français. A la moindre trace d'effort, je les félicitais avec excès et régulièrement, la fois suivante, par point d'honneur, ils se rendaient vraiment dignes de mes compliments. Plusieurs, de bonne foi, me croyaient universel et me posaient les questions les plus saugrenues : « Monsieur, est-ce que vous savez le chinois ? Combien avez-vous de costumes ? Connaissez-vous l'Océanie ? » etc...

... Le dernier jour, je leur lus quelques contes (du Mérimée, comme à mes

mousses à Toulon) et leur distribuai des caramels. Pour rien au monde, je n'aurais voulu d'attendrissement. Au gosse qui s'était montré si touché (et qui n'aurait jamais voulu l'avouer...), j'apportai un petit souvenir... Les enfants ont besoin d'être aimés, et ceux-ci, que je n'ai jamais grondés ni punis, sentaient mon affection... Quand je les eus quittés enfin — après les adieux dans la cour —, je les retrouvai tous en rang au bord du trottoir et criant : «Au revoir, M'sieur !» sur le passage de l'autobus dans lequel j'étais monté...

Jusques à quand continuerai-je à avancer de bonheur en bonheur ?... Ce matin, à quatre heures — nous dormons les fenêtres du dortoir ouvertes sur tous les bruits de la campagne —, je fus réveillé par les chants les plus éperdus des oiseaux soutenus par un fond d'insectes...

Donc, je n'ai plus peur de ne rien faire. A mon action peu à peu grandissante et à la sympathie que j'éveille chez autrui rien qu'en étant naturel, je me sens en bonne voie... Je rencontre depuis quelque temps passablement de jeunes, tous de la meilleure trempe et l'âme éprise d'idéal... Puisque, en donnant un peu de moi, en paroles, je peux déjà tant faire..., il faudra donc écrire pour tout donner...

... Toute l'auberge est accueil..., et Dieu sait si mon cœur, indifféremment, est prêt à accueillir tous les passants de la route...

20 juin.

Chacun se plaint de sa mémoire, et personne de son jugement, dit à peu près La Rochefoucauld... Cette parole m'a toujours étonné, car je me plains souvent à moi-même de mon manque d'esprit ; un tel a lu ce livre et y a vu ce que je n'ai pas vu, etc... C'est uniquement en me comparant aux autres que je peux me mesurer...

27 juin.

Rencontre de jeunes écureuils, naïfs et curieux. Je marche doucement. A moins d'un mètre, nous nous considérons, moi debout, eux assis sur un jeune pin... Tout ce qui est sauvage, fuyant, insaisissable, est ainsi sous mes yeux, à portée de ma main... Souvent, dans le métro ou quelque lieu public, je me suis trouvé voisin, bouleversé, immobile, d'un être merveilleux. Un autre monde, en vérité, fait de splendeur, s'ouvrait devant mes yeux. Ma langue en séchait dans ma bouche. Cet autre monde à deux pas de moi s'étendait, et je ne pouvais pas faire un geste ou dire un mot, empêché à la fois par la «société» et par mon émotion. Eussé-je lié connaissance (parfois c'est arrivé), j'aurais appris peut-être qu'on menait une vie mélancolique, solitaire, pleine de déceptions. La souffrance est incommunicable, surtout la souffrance physique. Au chevet d'un malade, devant un être torturé, il m'est arrivé de souffrir de ne pas souffrir. Malgré ma sympathie, devant la souffrance du corps, je me trouve étranger, et cela me fait sentir la solitude humaine...

Le désir aussi nous isole. C'est lui qui fait paraître inaccessibles les êtres de rencontre. Mais que par un certain calme des sens, ou, mieux, par une pureté assez bien établie, je n'aie presque pas de désir, alors ma sympathie rayonne et je regarde franchement, désintéressé et cependant tout fraternel. Ici, je rejoins «l'homme des foules» de Baudelaire, et les pages de Quincey qu'il cite...

Dernièrement, près d'un buisson, j'eus toute une conversation avec un oiseau. Il sifflait et chantait, et j'essayai de lui répondre sur le même ton. Il fut pris par mon babillage et, joyeux, se lança dans des variations inouïes... Puis, plein de sollicitude, il attendit ma réplique. Cela dura longtemps. Une musique inépuisable jaillissait du buisson et se répandait dans l'air. Éperdu, gai, ironique, plaintif, l'oiseau avec moi semblait lutter. Enfin, je fis un mouvement et, devant moi, dans la verdure, j'aperçus un rossignol qui s'éloignait, en sautillant, sous le fourré.

Ce n'est pas d'aujourd'hui (mais pas non plus de tout temps) que j'ai remarqué que la moindre touffe d'herbe fourmille et bourdonne de quantités d'insectes, qui ont d'ailleurs vite fait de vous envahir si vous vous étendez près d'eux. Peu de choses me donnent plus le sentiment de la nature que ces infinités d'êtres aux formes surprenantes dont je ne sais pas le nom. Un respect religieux me garde de leur faire le moindre mal.

Les papillons aiment comme moi les espaces découverts. Le bord des routes avec des fleurs même poussiéreuses, une carrière, un champ, leur sont un infini. Que l'air devient joyeux quand ils s'amuse à voler !... Les plus communs (jaunes ou blancs) se multiplient quand le ciel est orageux, et trouvent un grand plaisir à se rassembler en bandes sur certaines terres molles qu'ils dégustent. Rien de plus beau, quand on les a bien laissés pomper, que de les faire tous envoler.

«Ce qu'on a désiré dans la jeunesse, on l'a en abondance dans l'âge mûr.»

C'est véritablement le bonheur que je veux, mais comme je le base sur la soumission au réel, ce désir tout possible devrait avoir un nom un peu moins vague. Je veux donc être heureux, c'est-à-dire vivre — et l'écrire. Quand mon esprit est bien disposé, j'ai à peu près autant de plaisir à vivre une aventure qu'à la raconter ensuite dans mon journal. Je ne la vis vraiment, d'ailleurs, qu'après l'avoir notée. Car, en la transcrivant, il m'arrive d'apercevoir alors de petits faits (ou même des grands) que sur l'heure je n'avais pas remarqués. Depuis un mois ou deux, le besoin d'écrire me devient si naturel que, tout le temps que je n'ai pas noté une aventure ou un état sortant un peu de l'ordinaire, j'en suis comme oppressé. Parfois, en assistant à un spectacle, ou en vivant une aventure, il m'arrive (mais rarement) de songer à la façon dont j'en ferai le récit... Je voudrais bien aboutir quelque jour à faire une théorie du bonheur, car je deviens expert en la matière. Une somme assez considérable

de joies variées est mon butin. Mais qu'est un bien dont on est seul à jouir ? Bien que me laissant aller à mon destin dans lequel j'ai confiance, et comptant sur mon caractère assez bien fait pour tirer de la joie même du «malheur», j'ai fait une démarche pour obtenir une situation, et je crois que l'incertitude sur le résultat contribue à me donner parfois au cœur un peu de l'oppression dont j'ai parlé. Voilà ce que c'est que de vouloir influencer le sort. Max Jacob, quand j'avais dix-huit ans, m'écrivait gentiment : «Qu'importe la façon dont tu entres dans la vie — puisque tu sais que tu auras une vie !»

... Grand danger du bonheur, et dans des pays qui rendent heureux (au Maroc, je n'ai quasi rien fait... sinon vivre)..., mais mon instinct me dit que je peux supporter le bonheur...

... Quelques jours après le 6 février, un jeune ouvrier de Coblents me demanda sur les quais le chemin de la gare de l'Est. Il me montra des papiers signés par la Préfecture de Police. Je compris qu'il était expulsé..., je l'emmenai boire, manger. Mais lui, malgré tout pas très rassuré, ne pensait qu'à son train... Je le mis dans un métro, avec trois heures d'avance, en songeant : Pourvu qu'il n'ait pas à devenir un ennemi !

Les Allemands de l'Auberge, que souvent la nostalgie saisit, ont de l'amitié pour moi. Je ne les vois guère qu'aux repas et dans quelques promenades à la fraîche (je tiens à ma solitude), mais alors, les écoutant et les observant, je crois faire une petite incursion dans leur pays inconnu...

Beaucoup de plaisir, ici, à être appelé «Robert» par les cinq émigrés de l'Auberge... Presque toujours, je ne sais pourquoi, sans que j'inspire de la crainte, on a pour moi quelque respect. Aussi, malgré de l'amitié ou de la sympathie, m'appelle-t-on peu par mon prénom...

J'avais envoyé à Gide une carte (le *Jeune Savoyard* de Boilly), lui disant, en parlant de l'Auberge : j'espère vous y conduire un jour... Le 23 au matin, qui était un samedi, Michel m'écrivit : «Gide... ira peut-être te voir. Je lui ai vanté le plus possible le site et lui ai donné ton adresse. Il se pourrait fort bien qu'il se décide...»

Jusqu'alors, je croyais Gide à Vittel (il devait y aller)... Enfin, ce samedi, m'efforçant d'être calme et ne voulant pas me réjouir d'avance d'une chose incertaine, je revins malgré tout assez tôt de la promenade. Un peu avant six heures, j'arrivai à l'Auberge. Mouvement de recul ! Il y a du monde, de la jeunesse ! Moi dont le seul rêve est la société des jeunes, j'ai toujours peur de me présenter parmi eux. Toute une troupe de jeunes communistes («Étoile Rouge»), garçons et filles, sont venus s'approvisionner pour le camping... Les laissant dans la salle commune, je m'asseois dans la cour, juste pour voir s'arrêter sur la route la Chrysler d'Allégret. Je bondis. Yves Allégret et sa fem-

me. Gide entre eux deux. Il est surpris de me voir arriver si vite. On admire ma mine... L'Auberge est toute bourdonnante de jeunesse. Gide me prend à part et me demande ce qu'il y a : toute une bande de campeurs et, pour demain, quinze ou vingt gosses annoncés... «Alors je reste ! J'ai apporté ma valise...» Nous entrons dans la cour boire de la limonade... Sur nos têtes, des escadrilles énormes d'avions venus d'Étampes défilent et tournoient. Gide et Allégret les regardent non sans inquiétude. Le bruit est formidable.

«Voilà bien qui confirme les mauvais bruits qui courent. Marcel de Coppet, qui vient d'être nommé à Djibouti, m'a appris, dit Gide, qu'au Dahomey le mot d'ordre est de préparer la guerre, et qu'on l'envoie à présent fortifier Djibouti avec trente millions. Il s'agit de faire face aux Anglais à Aden... J'ai vu Michel se préparant à passer son examen militaire pour devancer l'appel. C'est dangereux, il s'en rend compte. Ton père, lui, est trop optimiste ; il ne voit pas la situation. Michel, et toi aussi, je le sais, lui avez tout dit. — Il répond par des raisons de bon sens, dis-je : Michel, pense-t-il, sera plus tôt débarrassé. — Mais le bon sens m'a rien à faire ici..., car le grave, s'il y a une guerre, c'est que Michel se trouvera déjà dans les cadres. — Hélas ! dis-je, c'est l'éternelle histoire des parents qui veulent le bien de leurs enfants et... qui les tuent.»

Renée Allégret, emballée par l'atmosphère de l'Auberge, voudrait bien y rester, mais ils ont un rendez-vous le soir même à Paris. On a juste le temps de monter la colline pour voir le dortoir et les douches, où si souvent, après le bain de soleil ou la promenade, je me suis inondé à midi...

Comme il n'y a pas intérêt à ce que Gide couche au dortoir, charmant mais peu confortable, Yves Allégret nous conduit à l'hôtellerie et nous y laisse... L'hôtellerie est installée dans un ancien moulin, au milieu d'un parc, sur la rivière. Impossible d'avoir des chambres communicantes. Les deux qui existent sont retenues — le 46 et le 47 (ne pas oublier ces numéros). Nous coucherons aux deux bouts d'un étage — à moins que les voyageurs n'arrivent pas.

Nos affaires posées, nous retournons à l'Auberge dire que je ne viens ni dîner ni coucher, et rencontrons les émigrés, qui ne se tiennent pas de joie en voyant Gide. Puis nous allons voir arriver le train de Paris, aucun étranger n'en descend..., mais en revanche encore de la jeunesse en foulard rouge, qui monte vite dans les bois rejoindre les camarades. Certainement, nous irons voir leur installation après dîner.

... Gide me montre quelques lettres de jeunes récemment reçues, puis il lit les épreuves du prochain numéro de *La NRF*. «Pourquoi n'enverrais-tu pas quelque chose à "L'Air du Mois" ?» (nouvelle chronique de la Revue). — Ah ! non, dis-je, je veux passer par la grande porte ; autrement, j'aurais pu

commencer à dix-huit !» Mon sursaut ne paraît pas lui déplaire... Ce numéro contient des poèmes que Max Jacob m'avait lus il y a deux ans. J'en ai gardé un excellent souvenir et je le dis à Gide. Nous les lisons ensemble et je suis bien content de voir que nous aimons les mêmes vers.

Le ciel, après un jour très chaud, s'obscurcit. Nuages noirs, etc... Nous sortons pour aller voir les campeurs. Après les avoir cherchés dans les bois, nous tombons sur une tente très élégante où trois jeunes filles et trois garçons en tenue légère, avec un chien, finissent de dîner. Comme je m'attendais à trouver des communistes, je leur dis : «Camarades, André Gide voudrait vous dire bonsoir.» Eux aussitôt de se lever, de s'empressez, etc... Je trouve les jeunes filles, dont l'une a les cheveux déployés, du plus grand charme. Gide, après, me dit qu'il trouve très beau le torse d'un des garçons, qui d'ailleurs s'appuyait contre un arbre pour le mettre en valeur... Ils n'ont pas vu encore les campeurs que nous cherchons, mais ils l'invitent, si c'est possible, à prendre le thé tout à l'heure. Nous repartons dans les bois à la recherche des autres, prêtant l'oreille aux bruits. Nous voyons les voitures des campeurs élégants... Enfin, dans une clairière en pente, parmi les pins, voici le camp. Vingt tentes au moins sont dressées. Chacun s'affaire à la popote. Le nom de Gide ne fait pas impression sur tous -- mais il y en a qui se lèvent aussitôt. Sur la tente du chef, nous admirons, épinglé, l'horaire du camp pour le samedi soir et le dimanche. Nous les complimentons. La bonne humeur la plus profonde règne ici. Conrad a sa mandoline. «Si on faisait un feu de camp ?», dit-il. Les campeurs n'ont pas encore mangé... et la nuit approche. Nous n'avons pas de bois. N'importe ! Je me charge de tout, et entraîne Gide et les Allemands sous les pins où je sais trouver du bois (mes souvenirs de la Pentecôte me servent). Avec fièvre, sentant mes forces décuplées, je fais un premier fagot, auquel j'ajoute ce que les autres ont déjà ramassé, et je cours le porter au milieu du grand terrain où l'on fait d'habitude les feux. Je redescends aux pins ; il faut aller vite avant la nuit. La fièvre se communique. Gide arrache des souches qu'il veut lui-même porter au terrain -- mais toujours quelqu'un se présente qui l'en débarrasse. Des éclairs parcourent le ciel, mais on n'entend pas le tonnerre. Il faut, avant l'orage, que tout soit fait. On apporte des haches, et ainsi ceux qui sont courageux débitent quelques arbres tombés. Gide, pour appeler tous les campeurs, siffle dans ses mains très artistement. Une auto passe assez près. C'est un des campeurs chics qui conduit en ville, avec son amie, une des demoiselles indisposée. Je leur demande du journal pour allumer, mais ça ne suffit pas. Je vais jusqu'à leur tente en demander encore à ceux qui restent, et en profite pour les inciter au jeu.

Gide donne lui-même les instructions sur le côté où porter le feu, qu'avec brindilles et journaux on allume. Bientôt, le vent aidant, notre bûcher pétille,

et son éclat attire tous les campeurs. Empressés, ils s'asseyent, et je me trouve assez vite maître du feu... Toute mon ardeur, je l'y jette. Avant qu'il ne fût nuit, j'ai assez bien repéré les tas de branches, d'écorces, etc., qu'on avait apportés, et je les lance dans le brasier. Conrad prélude sur sa mandoline, un des campeurs va chercher la sienne, un autre son harmonica..., et lorsque les bourgeois de la tente élégante arrivent, on est en train de chanter *L'Internationale*. Ils n'en paraissent pas trop gênés, mais s'asseyent un peu à l'écart. Gide, lui, est assis au milieu de jeunes ouvriers, dont plusieurs, sentant le feu chauffer, se mettent torse nu. Les foulards rouges que presque tous portent sont d'un éclat prodigieux sous les flammes, et peu à peu, la chaleur et les chants augmentant, les visages s'éclairent ; l'émotion de se sentir ensemble, la foi, tout vient animer les chants révolutionnaires. Je ne les connaissais pas. Gide non plus. Je ne puis pas chanter, mais m'employai un bon moment à jeter dans le feu des feuilles mortes dont j'avais par hasard trouvé un tas. J'étais heureux des étincelles... Enfin, je pus aller m'asseoir près de Gide. C'est pour lui que j'avais voulu que ce feu se fît. Il était ravi. Par un heureux hasard, ce soir est justement celui de la Saint-Jean. Que les voies montaient claires dans la nuit ! Certains chantaient admirablement. Les écureuils du bois, affolés, poussaient de petits cris plaintifs... Pour ne pas sembler sectaire, je m'approchai de nos «bourgeois» — deux garçons et une fille avec un chien (la fille partit bientôt). Les garçons s'étaient vêtus de burnous et de turbans... Gide bientôt vint nous rejoindre. Placés comme nous téions en face du demi-cercle des campeurs, il put jouir encore mieux de la beauté du groupe. Dans la nuit noire, chargée de foudre (il ne plut pas), l'éclairage du feu dont les flammes baissaient devenait surprenant. Alors éclata *La Carmagnole*. «Cela a plus d'allure que les chants d'aujourd'hui, dit Gide. Je voudrais savoir si les Allemands en ont l'équivalent.» (Nos Allemands, alternativement, chantaient des chants de chez eux.) Les paroles de la *Carmagnole* sont en effet belles. Les gars y demandent «du fer, du plomb et du pain — du fer pour travailler, du plomb pour nous venger, et du pain... pour nos frères».

Dans la voix et l'accent des jeunes communistes, il y avait certes la haine que leur commande le parti, mais bien autant de foi et d'enthousiasme. Pendant que les chants continuent, un des jeunes gens présente une revue d'aviation dont il s'occupe, et qui vient de publier un reprotage de Malraux sur l'Arabie. Ces deux jeunes gens se sont précisément occupés de mettre au point le film de Malraux. Gide est en pays de connaissance. On voudrait qu'il apportât sa collaboration à la revue. Naturellement, il ne s'engage pas... Je crois que son émotion déjà grande, cette soirée, est portée à son comble en apprenant que les jeunes filles qui ont regagné la ville tout à l'heure sont les nièces de Jacques Rivière.

Les deux jeunes gens se retirent fort satisfaits, je crois (mais, ne sachant pas que Gide se trouvait là par hasard — à moins qu'ils n'aient été assez fins pour le deviner —, ils pourraient faire courir des bruits idiots, de Gide conducteur de patronages rouges etc.). Je suis tout en sueur et, pour sécher mon dos, je vais m'asseoir tout près du feu. Les chants continuent, puis l'entrain diminue ; le feu lui-même baisse. Il faut peu à peu rapprocher les troncs d'arbres à demi calcinés. On décide de terminer par une ronde, en chantant *La Carmagnole*. Je prends Gide par la main et le place près d'un enfant charmant, et en avant la farandole ! Dans la nuit, sur les pentes luisantes, quelques aimables campeurs nous éclairent avec leurs lampes de poche. Une véritable escorte, avec de chauds adieux, nous conduit ainsi jusqu'à la route...

(Gide, en descendant, me dit qu'il aurait aimé prononcer quelques mots pour Thaelmann, mais qu'il craignait de nous assombrir.)

Tous deux, laissant les Allemands regagner l'Auberge, nous voilà devant l'hôtel. Il est bientôt minuit. On a fermé depuis longtemps. On ouvre enfin. Je meurs de soif. Une servante est là, heureusement, pour apporter de la limonade. Je suis en nage et dois avoir l'air d'un démon. Gide me trouve tout rajeuni. Mais, disons-nous à la servante, on devait nous donner le 46 et le 47 si personne ne venait... et les clefs sont au tableau. Elle bafouille, nous insistons : «C'est que, dit-elle, les draps de ces gens sont aux lits. — Eh ! bien, enlevez-les. — Comment, messieurs, à ces heures !» Enfin, après l'offre d'un pourboire, sur la pointe des pieds nous nous dépêchons d'échanger draps et couvertures d'un étage à l'autre. Un moment, nous pensâmes ne pas pouvoir ouvrir la porte de communication. Inquiétude. Plus tard, l'électricité manque... Nous voici tous deux perdus dans le couloir. La femme revient, avec une unique bougie... et, quand on l'a éteinte, Gide à qui il restait une seule allumette ne sait plus où il l'a posée... Nos chambres étaient rustiques, et le bruit de la rivière coulant sous les fenêtres nous accompagna toute la nuit. Tout à fait exalté par cette soirée extraordinaire, j'eus le plus grand mal à m'endormir, et à deux heures au moins j'attendais encore le sommeil, sans même la ressource de lire, faute de lumière. J'entendais ronfler Gide et n'osais pas bouger...

A cinq heures, au petit jour, je cessai de dormir. Toujours vibrant et exalté, ne sentant aucune fatigue (mais sachant bien qu'il faudra ensuite rattraper ce sommeil), sur la pointe des pieds, je vais prendre dans la chambre de Gide livres et revues, et ainsi occupai mon impatience jusqu'à sept heures... A ce moment, je retourne tout doucement chez Gide, et me couche près de lui. Il s'éveille, et bientôt nous nous rendormons tous deux. Puis, avant de nous lever, immobiles, nous prolongeons un instant ce repos. Jamais je n'avais connu cette sorte de plaisir que je ne donnerais pour aucun autre. Je compris là

que Gide est mon meilleur ami, ma plus grande affection depuis des années, ce qui remplace *l'amour* dans ma vie (sans rien de sexuel) ; aussi il était bien naturel que j'eusse du bonheur en étant si près de lui. Je me souviens que de Toulon, de ma cellule, je lui avais écrit : «C'est vous — car j'excepte le temps où j'étais amoureux — qui m'avez donné le plus de bonheur depuis que je suis au monde.»

Nous descendons déjeuner. Le temps est gris, et bientôt la pluie tombe. Nous allons à l'Auberge. En route, rencontrons quelques campeurs qui vont aux commissions et M. le Curé, enfoui dans sa voiture antique, à qui Gide envoie un grand coup de chapeau. A l'Auberge, les réfugiés entourent Gide tout cordial. Il leur parle allemand et leur montre quelques journaux de chez eux.

Bientôt Gide désire repasser à l'hôtellerie. «Je viens, dit-il en route, de faire avec les Allégret un voyage en auto dans le Midi. Ce fut extraordinaire. Jamais je n'avais vécu, avant, en communion avec la nature. Et, sur la route, que de gosses charmants ! si beaux que parfois mes compagnons s'en rendaient compte. Il m'était bien terrible de ne pas pouvoir donner mes impressions !... C'est avec toi que j'aimerais faire un voyage. Si je savais conduire, j'achèterais une voiture... ou du moins si je connaissais quelqu'un de sympathique qui puisse être notre chauffeur.» Soudain, je pense à Henri (il a justement vu Henri la veille)... Il y pensera.

Tout à coup, devant le mauvais temps et, dit-il, surtout après le souvenir parfait de la soirée d'hier, il a envie de rentrer à Paris. «Je pourrai y être à midi (il y a un car), et travailler..., puis partir pour Cuverville. Mais j'espère bien revenir un jour ici...» Je n'essaie presque pas de le retenir et, la valise faite, je le conduis à la station du car. «Je garde vraiment, dit-il, un bon souvenir de cette petite matinée. Je me sens heureux, apaisé, tout à fait calme (Je crois qu'il porte presque toujours de la tendresse refoulée), oh ! quelle bonne impression. C'est peut-être la première fois. Je crois que cela m'était inconnu. — C'est chez moi réciproque, dis-je. C'en est d'ailleurs la condition.»

Savoir que j'ai pu donner à Gide tant de bonheur m'a troublé plusieurs jours. Ma vie, du moins, n'est pas tout à fait inutile, me disais-je (mais j'espère bien faire autre chose...). Si Gide avec moi peut trouver le calme en exprimant toute sa tendresse, moi, de même, près de lui, sûr d'être compris, encouragé, j'ai l'impression de me déployer sans rien avoir à cacher de mon âme. C'est le parfait repos de tout l'être sous un regard aimant. Il y aurait plus de délire dans l'amour, mais point cette confiance, cet abandon. C'est la sérénité qu'on obtient avec tant de tendresse, aucune illusion... Le bonheur est bâti sur la transparence des âmes. Peu d'êtres ont dû connaître pareille impression ; je crois ce sentiment presque unique — et c'est pour cela, je le redis,

que j'en fus plusieurs jours troublé...

« Ces pauvres Allemands, disait Gide, m'ont fait pitié. Ils sont trop désœuvrés. En URSS, je suis bien sûr qu'on trouve à s'occuper. Ils pourraient au moins jouer aux échecs. Non ! la vie est trop courte... Mais, évidemment, prendre un mois de campagne, comme tu le fais, c'est très bien... Je crains bien, moi, de finir mes jours dans ce qu'on appelle l'agitation. — Pour vivre davantage ? — Eh oui ! J'ai été bien impressionné par cet endroit où Schopenhauer dit que, quoi qu'on fasse, on n'arrive jamais qu'à parcourir une ligne, alors que l'on voudrait couvrir un espace. »

Paris, le 9 juillet.

Rentré à Paris le 29 juin.

Trouvé à la maison Benedict Burns, un jeune Anglais, notre pensionnaire pour quelques semaines (recommandé par Gide)... Jadis, j'avais rêvé, sinon de vivre, du moins d'écrire un conte (je l'avais même commencé) sur un échange de garçons... Je me plaisais à songer que, me trouvant dans la famille X., en Angleterre, j'avais tout le loisir de vivre la vie du jeune homme qui me remplaçait à Paris. Vivant au milieu de ses meubles, etc., prenant ses habitudes... Je m'attachais à lui sans le connaître, etc... Sujet difficile, mais dans ma veine...

... Avant le départ de Michel pour trois mois (Saint-Symphorien), assez de confiance réciproque. Grands pas dans notre intimité. Je lui dis la soirée du feu de camp, au septième, dans la chambre que nous partageons.

... Avant le départ de Michel, nous fûmes (ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps) tous, frères et sœurs, réunis à la maison. Maman nous fit un bon déjeuner. Tous nous avons notre voie différente et notre indépendance..., et cependant, entre nous, quel fonds commun, mystérieux..., quelle ressemblance..., et aussi quelle estime mutuelle ! Notre affection n'est pas basée sur des formules.

Je trouve Madeleine très belle. Despiau aimerait la sculpter ; son visage est solide, harmonieux comme un antique. Beauté qui peut passer inaperçue.

Georges T. prend ses repas à la maison pendant qu'il passe ses épreuves de Saint-Cyr... Un soir, Michel et moi, comme il se dit bon catholique, nous essayâmes de lui montrer les contradictions entre : soldat du Christ et soldat de la patrie, etc... Nous le poussâmes sur le nationalisme. Il accorda beaucoup de points..., mais impossible de lui faire examiner le fond de sa foi. Les droites (et presque tous les chrétiens) se dérobent toujours. Alix Guillain, que je vis le lendemain, venait de copier aux Archives Nationales la correspondance de Thiers et de Bismarck, où l'on voit qu'à la Commune Thiers vendit véritablement la France à l'Allemagne, préparant le coup avec les soldats prussiens contre le prolétariat... Tant la guerre des classes passe avant la guerre des patries... J'aurais pu dire cela à Georges (le programme d'histoire à Saint-Cyr

est considérable), je pourrais encore le lui dire, mais à quoi bon ?

Lorsque j'étais encore à Bierville, Gide vint dîner un soir à la maison. Georges était là... Il dit ensuite à Madeleine, qui se disait admiratrice de Gide : «Comment, tu soutiens un homme qui ose admettre un vice qui n'est que trop répandu aujourd'hui ? — C'est un point de vue. — Ses livres sont ignobles, obscènes... et d'ailleurs sans valeur. — Les as-tu lus ? — Non.» (Il aurait pu ajouter : ce serait un péché !) La force de la critique de Massis (bien peu basée en raison) est d'empêcher qu'on lise Gide... Calomniez..., calomniez ! Gide, je le sais, juge à sa juste valeur l'étrange position que la critique lui a faite. Il la sait unique. Stendhal ou Nietzsche n'ont pas souffert du même malentendu...

Le soir de ce dîner, Gide entraîna Michel et Benedict à un meeting de «Front Commun» à la salle Wagram. Tout était comble, on étouffait. Gide y allait *incognito* et paya les places, mais, entré dans la salle (Michel me le raconta), il fut bientôt reconnu par la foule. On chuchota : «Gide est là... Gide est là...», et doucement on s'écarta pour lui laisser gagner la galerie... Cela rappelle Bernardin de Saint-Pierre conduisant Rousseau au théâtre où il manquait d'étouffer, quand les gens *en silence* s'écartèrent — tant est puissante, dit Bernardin, la seule présence d'un grand homme.

Lu à l'Arsenal l'*Éloge d'Hippolyte de Seytres*, par Vauvenargues. Ce fut un garçon de pas encore dix-huit ans qui mourut aux armées. Malgré quelques phrases pompeuses, quelle émotion, quelle tendresse dans les regrets de Vauvenargues ! Il appelle cela de l'amitié..., mais on voit bien que c'était de l'amour. J'ai noté plusieurs passages bouleversants. Dans le *Mercure de France*, étude sur la guerre et les religions. Il est manifeste que le diocèse de Paris, pendant la guerre, transforma le cinquième commandement (je l'apprenais alors au catéchisme) : Homicide point ne seras de fait ni volontairement, en : Homicide point ne seras sans droit ni volontairement.

A Sainte-Geneviève, entrepris de lire l'énorme *Nietzsche* d'Andler (six volumes)... A condition de me placer au fond (de manière à voir le moins de monde possible), j'arrive à travailler assez bien.

Martin-Chauffier a demandé à Michel des renseignements sur la jeunesse actuelle, pour qui *Vu* veut faire un numéro spécial. Cohen nous a promis un article sur la jeunesse noire, et mon prof. de gymnastique, sur la jeunesse et le sport. De plus, il écrivit un jour, naïvement, à Doumergue pour lui confier les angoisses d'un jeune... Surtout, il s'élevait contre le «piston». La lettre était si bien tenue... que Doumergue y répondit : «Je vous remercie de votre lettre, je la prends en considération, car les problèmes de la jeunesse m'occupent particulièrement...», et, pour finir : «Si vous voyez une place où vous présenter, dites-le moi, et je vous appuierai...».

Mort de Madame Curie — cette grande Française, ce génie, ce cœur d'or, etc..., mais personne dans la grande presse pour dire que cette femme avait signé le manifeste des Intellectuels contre le fascisme, manifeste (que, d'ailleurs, *Le Temps* refuse de publier) signé des noms les plus vénérés.

J'avais suivi avec beaucoup d'intérêt la commission d'enquête sur le 6 février. En voici l'épilogue. Ces Messieurs de la droite, quand ils ont vu que la commission (après avoir interrogé tant de témoins) n'aboutissait pas à leurs conclusions préconçues, ... démissionnent. Ils se donnent ainsi le beau rôle — après avoir crié : «les voleurs !... les assassins !...», ils n'ont plus qu'à crier : «les menteurs !...»

Passé une soirée avec Gide et Mme Sternheim. Ensuite, dans un café de l'Opéra, conversation sur la littérature. Gide, en confiance, parle intimement de ses livres. Mme Sternheim (qui depuis trente-sept ans écrit son journal) est friande de littérature ; elle s'aperçoit que je partage ce goût et... l'admire.

J'avais convenu avec Gide que, pour pouvoir lire à mon aise le *Journal* dans ses *Œuvres complètes*, je viendrais m'installer tôt un matin chez lui. J'y fus donc ce dernier samedi (le 7), à sept heures du matin. Je le trouvai encore au lit (mais, prévenu de la veille, il avait laissé la clef sur la porte d'entrée). La matinée s'ouvrait très grande... mais je ne lus pas une ligne ! Nous prîmes le petit déjeuner avec un jeune Belge, hôte de Gide, qui était venu exprès de Bruxelles pour le voir. Il est mineur, jeune marié, attendant un enfant..., et sans travail. Il avait fait tenir des manuscrits à la NRF, qui ne furent pas publiés. Gide lui envoya plusieurs fois de l'argent, ce qui lui fit croire que c'était de la part de l'éditeur. Garçon vraiment sympathique, et dont l'allure et les manières, non sans ressemblance avec celles de Becker, me font comprendre ce qu'ils ont tous deux de belge. Ce mineur, Louis Gérin, au courant de l'*Ordre nouveau* de B., dit qu'ils semblent tourner à la réaction (révolution avortée) et que, pour admettre un ouvrier parmi eux, ils lui demandent un mot de son curé. Quant à la situation du Borinage, il la dit effroyable.

Jusqu'à dix heures, j'assiste aux nombreux coups de téléphone qui assaillent Gide. C'est ainsi, paraît-il, tous les matins. Il nous fait lire un article imbécile de Maxence sur les *Pages de Journal* (*Gringoire*), et de bonnes pages de Jean Loisy dans la *Revue du Siècle*... (Je crois que Gide a plus de plaisir à montrer un article hostile..., surtout s'il est bête — ce qui arrive le plus souvent.)

Comme il désire partir pour Carlsbad (en face de Vittel), il m'envoie faire renouveler son passeport et tâcher d'obtenir un laissez-passer pour la Tchécoslovaquie. (Je téléphonerai à la légation, qui aussitôt, avec empressement, en fit porter un chez lui. C'est en Tchécoslovaquie que Gide est le plus traduit.)

Vite, après déjeuner, dès une heure, je revins chez Gide (qui m'avait donné

sa clef), pour essayer de lire. Bientôt il arrive, et m'avertit d'un soudain projet. Depuis plusieurs mois John est à Rennes, adopté par un jeune professeur de philosophie. Il s'est mis au travail et fait de grands progrès. Dernièrement, à Paris, Gide les a vus tous deux et en a eu une impression bonne... au point de leur promettre une visite. C'est bientôt les vacances, il est temps d'aller les voir. Nous regardons les heures de trains, le prix des billets... «C'est de la folie, dit Gide, surtout si l'on pense à toute la misère d'aujourd'hui. Mais il ne faut pas trop se dire cela. Veux-tu venir aussi ?»

... Disant adieu au mineur qui repartira le soir même (et non sans larmes), je cours à la préfecture chercher le passeport et passe à la maison prendre une valise, puis je retourne chez Gide, qui finit de recevoir Jean Wahl. Le train part à six heures... Nous y sommes près d'une heure à l'avance. C'est l'habitude avec Gide...

... Je passe à Gide mon journal de Bierville ; en échange, il me donne quelques pages de son premier voyage au Maroc, pas assez bonnes pour passer dans ses *Œuvres complètes*... Pendant que nous dînons, deux jeunes gens (élèves d'une école technique) passent et, point trop timides, viennent saluer Gide qu'ils ont déjà vu dans un meeting. Sortant du restaurant, nous allons leur rendre cette visite... Puis, tandis que Gide continue de me lire, je commence *L'Île de Dabit*, fort bon roman marin qui a pour cadre Ibiza.

... Le soir est très long à tomber. Longtemps, nous jouissons du crépuscule. Gide, quand il a fini de lire mon carnet, le met dans sa valise et reste longtemps sans rien dire. A onze heures, nous arrivons à Rennes ; John, qui nous aperçoit, se met à courir le long du train. On nous conduit à l'hôtel, puis dans un café où, sur la terrasse, on fait du cinéma ; aussi les barrières, autour, sont-elles fleuries d'enfants. Savin, le philosophe, raconte l'étroitesse de Rennes, l'esprit réactionnaire qui ne se cache plus depuis le 6 février (beaucoup de petits faits, qu'on apprend à droite et à gauche, montrent que peu à peu la liberté se perd...). John, qui, paraît-il, fait des progrès, est en train de dévorer Balzac, et c'est un plaisir avec lui de passer en revue quelques personnages. Grâce à sa bonne mémoire, il apprend force vers et nous cite Racine, Baudelaire, Hugo. Chacun se met à évoquer des vers — ce en quoi Gide est très fort.

Nous nous séparons tard. John promet de venir nous réveiller à sept heures. Il le fit en effet. Nous allons retrouver le professeur sur le bord de la Vilaine, au café, pour prendre le petit déjeuner. Ensuite, ils nous montrent leurs chambres. Au phonographe, nous entendons quelques bons disques (Mozart, Beethoven, Bach...), puis ils nous emmènent au jardin : le Thabor. C'est une merveille. L'entretien et l'abandon s'y mêlent. Le terrain est accidenté. Les arbres sont variés et beaux... Un jardin botanique assez complet

fait la joie de Gide. Nous le parcourons longuement. Gide est éblouissant de connaissances. Quant à nos deux Rennais, on les sent ravis. Comme Gide veut partir le lundi matin pour Carlsbad et régler encore des affaires à Paris, à midi nous reprenons le train... Nous plaçons nos valises dans un compartiment et allons déjeuner. Comme je parle d'un projet d'aller à Pontigny en août, Gide aussitôt m'y pousse, ne serait-ce que pour pouvoir causer avec Martin du Gard..., et ainsi il se déciderait peut-être à retourner là-bas, où il n'est pas allé depuis quatre ans : c'est que, dit-il, on y voit trop de gens savants ; cela donne des complexes d'infériorité... Ensuite, car il y tient toujours, il aimerait avec Henri et moi faire un tour dans le Midi.

Gide me dit que la lecture de mon Journal, hier soir, l'a bouleversé. (La veille, il avait dit : «C'est bien..., il n'y a qu'une chose à changer, un détail.») Puis il me donne à lire le sien, bien qu'il n'en soit pas content ; je l'ai lu avec plaisir, et je crois qu'en le lisant avec moi il le trouvait meilleur... «Je suis heureux avec toi, me dit-il. Je te sens très bien ; nous nous comprenons à demi-mot..., et tout cela malgré notre différence d'âge.»

Je raccompagne Gide rue Vaneau, car il veut demander à Mme Van Rysselberghe des renseignements sur Pontigny. «Tout est plein, nous dit-elle. On refuse du monde. Par Fernandez, peut-être pourrait-on quelque chose...» (Gide écrit aussitôt. En effet, on pourra me loger dans le village.)

Nous reparlons de notre voyage. Les Allégret conseilleront Gide pour l'achat ou la location d'une voiture... Nous nous quittons enchantés et pleins d'espoir.

Quitté Paris pour Bierville le 12 juillet.

20 juillet.

Fêtes du 14 juillet. Deux jours charmants. Ne jamais se figurer d'avance l'avenir. L'amour que j'attends sans cesse — et surtout en voyage, et dans les milieux jeunes —, si je ne le trouvais pas ces jours, je connus du moins une atmosphère délicieuse. Il est aussi important d'avoir vécu des aventures que respiré des atmosphères. Celle-ci fut unique. J'ai tort, d'ailleurs, de dire que l'amour fut exclu... Il y eut une parenthèse. Le soir du 14, à minuit, revenant du feu de camp avec quelques garçons et filles qui formaient notre bande... Ce fameux groupe se forma comme d'instinct entre quelques campeurs et campeuses venus à Bierville indépendamment. Je les revois : la nièce de l'abbé Violet, petite et boute-en-train, point bigotte et sautillante. Une brune, employée à Paris, les idées larges, peu coquette, mais disant trop de mal du mariage, la pauvre, pour ne pas montrer le bout de l'oreille. Un grand garçon de vingt-et-un ans, avec un bel accent du peuple, mais timide, sauvage ; pris parfois du besoin de s'isoler, il vous quittait brusquement ; on le sentait sensible ; il était communiste... Il y avait aussi Sally, un juif polonais de vingt

ans, assez beau, pas grand, brun et râblé, en culotte courte de marcheur (il a pour spécialité de voyager sac au dos et d'arrêter les autos sur la route : il a vu ainsi une grande partie de l'Europe...).

Ce fut une assemblée de quelques solitaires (à commencer par moi), n'aimant point parler pour ne rien dire, — préférant certes la solitude à la mauvaise compagnie, mais venus à Bierville pour en trouver de la bonne. En plus des délices du groupe, où aux discours sérieux se mêlaient les observations, la gaieté, l'abandon, il y eut dans les champs, dans les bois, des rencontres de jeunes campeurs. Quelques douces paroles s'échangeaient. On se rendait de petits services. Avec des garçons plus âgés, on amorçait des discours... Ce que j'ai toujours rêvé : pouvoir adresser la parole à tous les passants agréables — la Cité harmonieuse ! —, dans ce domaine, se réalisait...

Si j'essaie de raconter des faits, je n'en trouve pas... Je garde seulement une impression exquise. Ce n'était pas la camaraderie chantée par Whitman, mais plutôt ce que F. a décrit dans *La Joie commune*, ou ce que Stendhal entendait par la conversation des gens d'esprit. Rien de moins prétentieux, de moins littéraire, etc., et, pour moi, satisfaction extrême de plaire à tous, d'entrer dans les vues de chacun, etc... De plus, la camaraderie des jeunes filles me fit faire des observations utiles.

Je n'ai plus comme jadis le désir d'être partout à la fois..., et cependant, ces belles nuits, comme il me coûte de laisser les étoiles ! J'aimerais pouvoir dormir sur la terrasse. (Il y a deux ans, à Nemours, je courais chaque soir à la poursuite du soleil quand il se couchait.) Ici, allant au lit à la dernière minute (je m'endors aussitôt), je m'éveille le matin de bonne heure et, chose nouvelle, je me lève. (Mon idéal a toujours été d'être debout à sept heures, au moins.) Mais souvent je suis pris entre le désespoir d'abandonner le spectacle de la nuit et la crainte de ne pas me lever assez tôt...

Les jeunes campeurs communistes me prenaient pour un des leurs. Ils me regardaient avec sympathie, et me saluaient avec le poing. Je le dis en riant à Sally, qui me regarda et répondit : « C'est que tu as l'air d'un homme libre » (c'est justement pour être plus libre que je ne suis pas communiste !).

Rien ne me flatte davantage que d'inspirer confiance aux gens... Pour un homme qui veut d'abord être un témoin et toucher à tout, c'est sans doute excellent. Les commerçants, les prêtres, les ouvriers me font leurs doléances. A l'école où j'ai enseigné, un instituteur Croix-de-feu me fit des révélations sur la « combativité » de son organisation opposée à la lâcheté communiste...

Dernièrement, devant moi, un garçon genre patronage (comme il s'agissait d'envoyer Jacques dans une colonie de vacances, et qu'on craignait qu'il n'y reçût de mauvais exemples) s'écria : « Il s'y exerce une si grande surveillance qu'on ne saurait craindre de réactions ». Euphémisme charmant.

Le lendemain des fêtes, Sally resta jusqu'au soir. Ce fut un jour de belle amitié toute virile. Ce jour très chaud, nous le passâmes presque entier sur la rivière, en canot. L'exercice en commun crée de l'intimité... Sally, depuis seize mois qu'il est en France, n'y avait point encore trouvé de camarade... Nous avons assez d'affinités pour être touchés par les mêmes jeunes filles, mais celles qu'il aimait, et qui me plaisaient, ressemblaient un peu à des garçons... Il me fit bien plaisir en sifflant dans le parc, pour m'appeler, un air des *Noces de Figaro*... Comme nous passions en canot, à peu près nus, quelques jeunes filles d'un syndicat chrétien nous virent et détournèrent la face... Le soir, son sac sur le dos, il partit pour Étampes. Il voulut, avant d'arrêter une autre auto pour Paris, me mettre dans le train du retour... Véritablement, il y eut de l'idylle dans cette amitié...

Hier soir, conversation avec Marc Sangnier, en vacances ici. Mauriac, à son arrivée à Paris, adhéra au Sillon, mais il embêta Sangnier, venant pleurer dans son gilet, exposant ses états d'âme, etc... Dans *L'Enfant chargé de chaînes*, on trouve, paraît-il, un portrait assez dur de Marc, qui l'avait rabroué...

Tout ce qu'a fait Sangnier a plus ou moins raté : Sillon, Jeune République, etc... Il s'est brouillé avec ses anciens amis. Il n'est plus député. Son journal, *L'Éveil des peuples*, est peu connu... Plein de fausse grandeur et de vanité ; goût du décor ; on sent à tous ses gestes qu'il est brouillon ; il parle pour ne rien dire ; il s'agite ; il est sentimentale... Le fond de son activité (peut-être chastement), c'est d'avoir des garçons autour de lui ; il faut qu'il les caresse, qu'il les blague, qu'il les admire, et les fasse profiter de sa « gloire ». Il ne peut jamais rester seul. Le soir, un garçon lui fait la lecture pour l'endormir. En ce moment, on lui lit *Mes Prisons* !... Il ignore tout des lettres modernes, et ne paraît pas savoir lire un journal. La seule œuvre utile qu'il ait faite, c'est de fonder sur ses vieux jours des Auberges de la Jeunesse.

Plein de curiosité sur Gide..., ou plus exactement il veut savoir (un ami lui a dit que *Si le grain ne meurt* n'est qu'une invention) s'il sait se tenir devant les enfants, s'il ne saute pas dessus comme certains éducateurs, ou même certains prêtres... « Oh ! jamais de la vie ! Il est plein de réserve et de décence. » J'insiste hautement, de manière à troubler Sangnier, que sa morale peut bien empêcher de faire certaines choses... mais non pas d'y penser !

23 juillet.

Extraordinaire dimanche, hier ! Sally vint passer le week-end ici. Nous restâmes la journée ensemble, et le petit Bernard, aussi, ne me quitta guère. La veille, tout l'après-midi avec lui, j'avais aidé à charrier et à jeter de la terre autour des jeunes arbres. Ce travail de manœuvre m'exaltait fort : j'ai toujours aimé les travaux manuels faciles, qui nous laissent rêver. Maintenant, je peux tenter des travaux de force. Je ne serais pas malheureux de devenir ou-

vrier, mais en plein air. J'aurais autant d'idées qu'à la promenade, et je me découvrirais bien des ressources dans le corps...

... Ce dimanche, comment le raconter ?

Je vais retomber dans des descriptions d'atmosphère. Les faits furent minimes. Ce ne fut qu'un climat. Dans ces heures de sensations délicieuses (toujours avoir conscience, c'est mon principe), où les plus petites attitudes, les nuances de voix, les regards, l'imperceptible, tout m'apparaît sous un verre grossissant, je suis sensible à trop de liens exquis pour ne pas croire que, si riches, si fertiles, elles n'auront point leur écho plus tard.

... L'après-midi presque entière s'écoula en bateau sur la Juine — elle est étroite, peu profonde, mais sinueuse et bordée d'arbres qui souvent se rejoignent. Jeux exquis de lumière. Parfois nous allons en silence, en prêtant l'oreille aux cris des oiseaux sauvages, car nous traversons des marais où jamais personne ne passe. Nous dûmes plusieurs fois descendre du canot pour arracher des arbres tombés qui barraient notre route, ou hisser le canot pour le tirer des branchages... Quel univers charmant formait cette petite barque, toute cordialité et sympathie !... Voilà donc du bonheur, me disais-je en glissant dans la barque, et tel que je n'aurais pu le pressentir. C'est cela, la vie ; elle me donne toujours plus que je lui demande. Il ne manquait là que les derniers plaisirs de l'amour... mais pourquoi vouloir la réalité différente, et se gêner par des désirs indiscrets ?

J'écris tout cela dans la cour, au soleil, le lundi matin. Je viens de payer la mère aubergiste avec le dernier argent qui me reste (j'ai fait bien des folies — pour mes amis !). L'été triomphe, l'air est frais, le ciel bleu. Bernard vient de temps en temps se pencher sur mes hiéroglyphes. Je lui dis en riant que je parle de lui. « Ah ! tu racontes ce que nous avons fait : dis que nous avons mangé des cerises, bu du lait, fait du camion », etc. Je vois avec plaisir que tout l'a frappé. « Dois-je mettre aussi que tu m'as battu à la lutte ? — Ah ! non, car je t'ai pris en lâche », dit-il.

Une des choses, vraiment, qui me guident dans presque toutes mes démarches et mes actes, c'est le désir *d'embellir ma vie*. Il est une tradition de noblesse et de bonté dont je me sens le dépositaire. Mais « qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? » J'ai rencontré sur ma route trop d'hommes qui furent généreux avec moi (Romain Alléon, Si Haddou, Messel, Las Torrès, Max, Gide, etc...) pour n'être pas comme obligé de marcher à leur suite... Je n'ai jamais tant de joie qu'en partageant mon bonheur, ou plutôt mon bonheur grandit quand je le distribue. Une sorte d'ivresse me prend alors.

Retour sur un camion, à la mode de Sally, jusqu'à la Porte d'Orléans... L'air du soir, assez vif, est grisant... Nous nous proposons de revenir à Bierville, un prochain week-end, par le même moyen...

Paris, le 2 août (avant Pontigny).

Pas retourné à Bierville — un peu par peur du réchauffé... Quelques stations dans les bibliothèques. A l'Arsenal, *Journal* de Gide (*Œuvres complètes*). Fini le *Nietzsche* d'Andler à Sainte-Geneviève. Lu surtout les deux versions de *Tête d'or*, avec l'admiration la plus forte... Je méconnaissais Claudel (et il a peut-être encore fait mieux...). La longue scène où le jeune Cébès meurt, couché près de *Tête d'or*, déclaration d'une amitié qui passe l'amour, m'a rappelé, mais en plus beau, plus étoffé, ce que j'ai écrit sur le même sujet, à Challes, en 29...

Nombreux échanges de lettres avec Gide. Il n'ira pas à Pontigny. Fatigué par sa cure, il devra se reposer dans la montagne (peut-être en Autriche). De là, il viendra nous rejoindre, Henri et moi, si nous louons l'auto, ou j'irai le retrouver seul où il sera, si nous renonçons à la location de la voiture.

Il se pourrait qu'à la fin du mois, dans le Tessin même, nous louions sur place une voiture, ce qui serait moins fatigant et plus économique. Ainsi nous vivrions ensemble, sur les routes, un peu de l'aventure que nous désirons tant tous les deux.

Je vais quitter Paris pour Pontigny avec Robert Bordaz, un ami de Paul, qui a mon âge. Nous connaissant depuis trois mois, nous sympathisons. Un peu intimidé d'arriver dans cette abbaye (ce ne sera plus la libre Auberge de la Jeunesse !)... Bordaz, heureusement, vieil habitué, me donnera une contenance.

Pontigny, le 7 août.

Proposition d'un poste au lycée français de Rome... Rien de plus souriant.

Pas malheureux à Pontigny, en attendant d'aller retrouver Gide en Suisse (?)... J'habite avec Bordaz chez l'habitant. Pas très à mon aise à l'abbaye : les intellectuels, les femmes, le « monde », tout cela, bêtement, me gêne... Je manque de sociabilité, et pourtant Dieu sait si j'aime mes semblables... Parmi les jeunes (beaucoup de filles jolies, mais prétentieuses, qui n'estiment que les gens arrivés), je n'en vois point qui m'attirent beaucoup..., sinon peut-être Moravia, Italien de vingt-sept ans, au beau visage dur, espoir de son pays, dit-on (auteur d'un premier roman). J'aime son regard qui porte je ne sais quoi d'extraordinaire (Moravia, qui boîte assez fort, a passé dix ans couché dans le plâtre...).

Au bord du Serein (la rivière d'ici), conversation avec Roger Martin du Gard et Bordaz. Martin du Gard fut étonnant d'expérience, de sympathie et de simplicité. Malgré les nombreuses raisons que je lui donne pour me justifier de ne pas encore écrire, il insiste pour m'y pousser — d'abord, ne croyant pas à l'inspiration, et pensant surtout qu'à mesure qu'on vieillit on devient de plus en plus difficile pour soi, ce qui recule sans cesse le moment de se mettre

à l'ouvrage... Pense que Gide a peut-être tort de me dire que j'ai le temps... Martin du Gard fut surtout poussé à écrire par la pensée de la mort et le désir de sauver quelque chose de lui-même... Son désir (qui jamais encore ne s'est réalisé) serait de rencontrer dans le métro une midinette lisant un de ses livres. Il regarde toujours, mais en vain, ce qu'elles lisent... Martin du Gard insiste (car je parle assez de ma recherche du bonheur et du plaisir) sur les grandes joies qu'il a goûtées en écrivant.

Thun, le 14 août.

Quitté presque à regret la décade finissante. Les derniers jours, beaucoup plus à mon aise. L'atmosphère s'était détendue ; je me trouvais heureux. J'avais moins le besoin de m'échapper seul dans la campagne, ou d'aller faire de la bicyclette... Je conservais l'habitude de faire, le matin, de la gymnastique avec un jeune instituteur.

... Pas une seule fois durant les entretiens, je ne pris la parole... Il s'agissait de l'intolérance, vue surtout sous l'angle politique et économique. Je dois l'avouer, souvent, manque de préparation et aussi fatigue (on se couchait tard, en raison des jeux du soir, et parfois, avec Bordaz, dans notre chambre, nous bavardions jusqu'à deux heures du matin), je suivais très distraitement les discours. Mais, comme dit Flaubert, cela s'infiltrait, et je suis sûr d'avoir presque malgré moi progressé sur certain terrain... De même qu'aux entretiens, les premiers jours, je parlais peu aux gens... Chacun se connaissait déjà ; les groupes de jeunes (surtout de jeunes filles, tournant autour de Fernandez) avaient un air bruyant, et les autres un ton mondain, solennel. Le snobisme régnait... Tout à coup (peut-être à cause du départ de Fabre-Luce), on respira. Les gens devinrent plus simples, plus abordables : je vis clair. Car, au début, parmi plus de cinquante personnes qui toutes me paraissaient terribles, je ne discernais rien... Les valeurs, alors, se classèrent ; je distinguai les gens discrets (une avocate russe et une femme de lettres belge)... Auparavant, je causai avec un ménage de professeurs protestants, l'air vertueux, qui lui aussi se trouvait gêné par l'atmosphère mondaine. Nous nous épaulâmes quelques jours... puis ils s'accrochèrent à quelques êtres aussi bien-pensants qu'eux. J'arrivai à être ami de deux femmes aux idées libres, et sans coquetterie. Elles paraissaient avoir plaisir à causer avec moi. (Chacun savait que Gide m'avait recommandé, et cela, malgré mon silence, me faisait un peu respecter.) Enfin, les deux derniers jours, peut-être parce que je n'avais encore rien dit et que mon silence les intriguait, les deux femmes les plus élégantes de la décade me firent des avances... Mme de V. et Mme de P., familières des grands hommes, connaissant tous les salons d'Europe..., jetèrent les yeux sur moi. J'en tire peut-être vanité. Bordaz, d'ailleurs, leur avait parlé de moi. Elles se montrèrent tout à fait « bonnes filles », simples, jeunes, et désirant être amusées — ne

détestant pas qu'on leur fasse la cour, et même davantage... Après mes jours de sauvagerie, si je n'arrivai pas vraiment à la loquacité, je compris tout de même ce que Stendhal veut dire quand il écrit, en 1827 : « Je me mis à avoir de l'esprit »... Cela est fait de timidité vaincue et de désir de plaire. Pour cela, par revanche, on livre passablement de remarques faites dans le silence sur les gens de l'entourage..., d'où succès assuré, car ceux qui parlent toujours n'ont pas le temps d'observer — ni de penser. Il faut d'ailleurs remarquer que Pontigny, assemblée de philosophes et de penseurs, est peut-être l'endroit du monde où l'on pense le moins. Toute la journée se passe en conversations. On n'est jamais seul. On va de l'un à l'autre. C'est tout juste si l'on peut écrire une carte postale... Le sujet de la décade était nouveau pour moi. Sur place, je n'eus pas le temps d'y penser. Ceux qui parlaient, naturellement, en étaient familiers... (Fernandez dirigeait. Je ne lui parlai pas. Devenu très maigre, mais toujours d'une intelligence brillante. On dit que le succès lui nuit, et que, par réaction contre le Faubourg Saint-Germain qu'il fréquenta longtemps, il exagère maintenant le débraillé... Il était surtout entouré de femmes, et disait du mal d'un peu tout le monde... Ne dédaignait pas le Chablis, et se dépensait fort pour organiser des jeux.)

Fabre-Luce, autre président, ne resta que quelques jours. Intelligence fine, subtile, distinction parfaite. On le dit très ambitieux.

... Brunshvig, tout à fait brillant dans les jeux du soir. Il m'intimidait un peu. Le dernier jour, il fit un appel assez beau en faveur de la souffrance humaine, et je lui dis qu'il m'avait touché. Il en fut ému. Schlumberger, avec qui je fis le voyage d'aller ainsi que Bordaz, fut gentil, mais réservé, presque timide. Nous eûmes un soir une conversation littéraire. Il me parla de ses débuts. Insista moins que Martin du Gard pour que je me jette dans la mêlée. « On pardonne, disait M., un mauvais livre à un jeune ; il faut bien commencer ; plus on attend, plus on devient difficile... — Oui, approuvait Schlumberger ; c'est comme pour se marier, il ne faut pas trop attendre... Mais il ne faut pas écrire n'importe quoi. » Sans croire à l'inspiration, « on doit partir au moins d'un embryon, d'un désir »... (Sur tout cela, je suis d'accord, et attends sans cesse l'impulsion. Le journal, bon moyen de prospection, est peut-être en même temps ce qui me paralyse, m'empêchant de m'abandonner. « Le présent, me disait Schlumberger, ne peut pas servir ; il ne faut pas de feuilles, mais du terreau. Et, pour cela, il faut le temps. »)

Nouvelle conversation avec Martin du Gard, dans la campagne ; excellent souvenir. Je n'ai connu que Gide qui soit aussi humain. On parla de l'amour. Bordaz voulut défendre la passion. Front commun de M. et de moi ; paraît extraordinairement comprendre l'aventure. Il goûte dans l'amour des inconnus la connaissance profonde, bien que rapide, que l'on prend des individus.

Révélation intime sur sa nature sexuelle, sa peur de la mort, son besoin de tendresse, sa curiosité pour *tous* les êtres... Rarement, j'ai mieux senti un homme présent devant moi. En quittant Pontigny, je lui dis que nos deux conversations resteraient mes meilleurs souvenirs de la décade ; il me répondit que c'était réciproque... Quant à Schlumberger, il manifesta le désir de me voir à Paris. Martin du Gard, les derniers jours, quand je m'échappais assez souvent de l'abbaye, s'enquit très gentiment de mon moral... Vraiment, rien n'est meilleur et ne fait plus de plaisir à regarder que son sourire... Desjardins apparut à la fin de la décade ; son personnage respire la grandeur ; sorte de rigidité protestante ; esprit caustique, dont tout le monde craint les « sorties ». Je lui dis quelques mots... Un soir, il nous lut des lettres calvinistes, ainsi que du Constant, du Renan. De même, quelques passages de Bayle, Voltaire, Diderot. Mais le plus admirable fut un passage de Montesquieu au sujet des juifs, dont la forme parfaite faisait jaillir l'émotion. Desjardins fit ces lectures dans le salon, d'une voix parfois théâtrale, mais on l'écouta dans un silence vraiment digne de Pontigny...

Bien à tort, on se représente l'Abbaye comme un repaire de gens sérieux ; on y rit, on y plaisante. Même les problèmes graves se traitent sur un ton mondain (cela choquait certains esprits religieux). Fernandez, lui, prend presque tout comme un jeu. Toutefois, entre les entretiens, on a besoin de se détendre, et le soir, au salon, on s'amuse... Une fois, entre autres, Fernandez organisa une soirée de cirque de province. Il fit étonnamment l'imprésario. Étonnant vocabulaire de maquereau prétentieux, puis il chanta des chansons sentimentales, mieux que le plus populaire des chansonniers...

Le style de l'Abbaye est admirable de simplicité. C'est du pur roman. L'intérieur est aménagé avec un goût parfait. Grande salle à manger voûtée (ancienne salle des moines), où la voix résonne. On y fait une chère excellente, et bien servie. Bibliothèque admirable ; tous les ouvrages que je désire lire — et combien d'autres ! —, je les trouvai tout d'un coup étalés sous mes yeux (je vis avec plaisir que je connais déjà passablement de livres). Mon rêve serait de venir, pendant un mois pluvieux, lire dans cette bibliothèque, sans arrêt. Je prendrais des notes (ce que m'a dit de faire Martin du Gard... : il les relit même après vingt ans). On peut d'ailleurs venir lire à Pontigny, qui reçoit des pensionnaires toute l'année.

Bordaz et moi partîmes une demi-journée avant la fin de la décade, pour aller voir Vézelay. Viénot, le député, nous conduisit à Auxerre. Plusieurs personnes, au moment des adieux, à l'heure du thé, me dirent qu'on aurait voulu causer avec moi, qu'elles pensaient me revoir... Notre circuit d'adieu autour de l'immense table fut pour Bordaz et moi un succès de sympathie touchante...

... Promenade avec Bordaz dans Auxerre, à la nuit tombante. C'était dimanche ; il y avait la fête. Revu l'exquise cathédrale. Allons coucher à Sermizelles. Au matin — nous n'avons que la matinée —, impossible de trouver des vélos à louer. Heureusement, une auto s'offre sur la route pour faire les dix kilomètres jusqu'à Vézelay. Cette basilique, que depuis près de dix ans je désirais voir, enfin je la vis. J'en suis encore plein de reconnaissance (mais il aurait fallu de longues heures, ou plusieurs jours, pour voir les chapiteaux en détail ; tâcher de retrouver la brochure de Walter Pater sur Vézelay, lue jadis à Sainte-Geneviève). La basilique, d'une colline, domine de fort loin une plaine accidentée. Rien de plus vert, et de plus français par la culture et l'harmonie, que le paysage qui se découvre du haut de la terrasse. Agréable montée à travers la petite rue pour gagner la basilique ; vieilles maisons, beaucoup de fleurs. Mais la basilique, comment la décrire ? Nous eûmes la chance de la voir sous la conduite du doyen qui la montrait à des prêtres de passage... La pierre de l'église est restée extrêmement blanche, du moins à l'intérieur, comme à Pontigny ou à Saint-Benoît-sur-Loire. Le plein cintre y règne, et les voûtes sont striées par endroits de morceaux jaunes réguliers qui rompent la monotonie et m'ont un peu rappelé Cordoue. Aucun vitrail, comme dans les églises romanes, ce qui permet de voir le mieux possible chaque chapiteau. Leur variété est inépuisable ; l'abondance des feuilles, des feuillages, est prodigieuse, ainsi que l'art de leur disposition ; de même, le relief des scènes et des personnages. C'est une symbolique inestimable (l'abside est déjà presque gothique ; on y sent naître l'ogive..., et, à mon avis, cela fait bien préférer le plein cintre, plus mâle et plus pesant). Longuement séjourné dans le narthex (rajouté après coup, mais encore assez pur), pour admirer le tympan, une des plus belles choses qu'on puisse voir. Le Dieu de majesté entouré de disciples est admirable ; puis viennent sur plusieurs rangs des allusions à la Bible et à la vie courante (au sujet des pèlerinages). On voit saint Jean surtout, qui appelle les foules... Enfin, dans un demi-cercle, les signes du zodiaque. Tout est d'un mouvement et d'une vie «intenses», pour parler comme le doyen... La vue de ce tympan a été, je crois, une de mes plus vives émotions d'art ; j'en avais des larmes... Sur ce sommet dominant la plaine, le vent souffle presque sans cesse ; aussi les diables des chapiteaux ont-ils toujours les cheveux hérissés... En général assez sensible à la poésie des souvenirs et des lieux — évidemment, en partie je l'y apporte —, je ne manquai pas naïvement de songer à saint Bernard et aux Croisades, et à nombre de pages du passé. Ici se trouve un des points cruciaux de notre histoire, un des lieux où véritablement souffle l'esprit. Le bourg qui se presse autour de l'église est des plus charmants, et il serait certainement doux de venir plus tard y passer quelques jours... Retour dans un taxi la moitié de la route, dont nous faisons le reste à pied... Impres-

sion de liberté, de flottement délicieux au milieu de la campagne — personne ne nous attend. Nous allons devant nous en nous appropriant le paysage. Séparation à Sermizelles, où Bordaz prend un train pour Orléans et Saint-Jean-de-Luz. Je manque l'autobus d'Avallon, et dois rester sous un arbre — car il se met à pleuvoir — à côté de mes valises. Deux autos presque vides passent, mais je n'ose pas les arrêter... Enfin, voici un charcutier... Il me prend dans sa remorque garnie de paille... Avallon, ville charmante. Beau portail roman d'une église, un luxe lourd et plantureux (Viénot me l'avait signalé). Au pas de course, je vais voir la fameuse terrasse du Cousin, dominant assez abruptement une vallée verdoyante. Train pour Dijon. Changement de train à Dijon. Je ne fais qu'entrevoir les alentours de la gare. J'aimerais revenir à Dijon, qui m'a paru plein de ressources. La Bourgogne est véritablement sympathique... Nouveau train jusqu'à Pontarlier. A neuf heures, je suis à Thun, où il pleut. J'ai tôt fait de rejoindre Gide à l'hôtel...

Vraiment heureux d'avoir connu l'atmosphère de Pontigny... Profit, peut-être, d'avoir vécu avec Bordaz pendant dix jours. Culture solide, connaissances de droit et d'économie politique. Nous nous disions à peu près tout — ce qui m'arrive si rarement...

Gide me montre des lettres de Pontigny, qui me prouvent que j'y ai plu davantage que je ne pensais. Martin du Gard m'a trouvé sympathique, et a regretté que ma sauvagerie ne me fasse pas plus souvent me trouver sur son chemin.

Ascona, 17 août.

Mme V. R., dans une lettre que Gide me montre, parle de ma « discrétion », de ma « simplicité » et de ma « façon si vivante de prendre part ». On est bien indulgent pour ma timidité des premiers jours (mais, aux adieux qu'on me fit, je vis bien que j'avais gagné des cœurs). Je suis toujours content quand on me reconnaît... Je crains tant le péché d'orgueil que je suis heureux si je me prouve, par hasard, que je n'y tombe pas trop. Ainsi, j'étais confus, à Pontigny, d'entendre Brunschvicg et Desjardins me dire : « Bonjour, Monsieur Lèvesque ». Que je puisse exister pour ces hommes, et qu'ils sachent mon nom, moi qui ne suis rien, me remplissait de stupeur. J'aurais voulu leur demander pardon de prendre garde à moi, leur dire : « Ce n'est pas la peine de retenir mon nom, je sais que je n'existe pas. »

Les deux derniers jours à Pontigny, et surtout au moment du départ, j'éprouvai cette impression de grouillement et d'affairement, de choses impossibles auxquelles il faut renoncer, etc., dont j'ai horreur... J'aurais pu parler mieux à tel ou tel, faire connaissance avec celui-ci, lire ce livre, m'éclairer sur cette question, etc... Un réseau compliqué de nouvelles relations, d'amitiés imprévues s'élevait autour de moi, je ne me sentais plus maître du gouvernail.

La multiplicité de la vie, quand je l'éprouve de cette façon, me désespère. Je lui préférerais, je crois, la sécheresse et la dernière solitude. La seule ressource est le départ — mais c'est peut-être à l'idée de partir que la réalité, tout d'un coup, paraît si pleine et si tragique... Cela me montre que, sous mon air de «m'en foutiste» et mon désir de m'abandonner au hasard, je prends tout de même la vie au sérieux. L'amitié de Bordaz, dans les grandes conversations que nous avons le soir, m'a, je crois, fait du bien... Il n'en revenait pas, de voir que je ne me misse jamais en colère... «Presque jamais tu ne contredis, on peut tout te dire, mais il semble bien qu'on n'ébranle pas facilement tes idées...»

Bormes, le 28 août.

A Thun, donc, il pleuvait. Gide aurait voulu partir aussitôt, ne fût-ce un congrès du mouvement d'Oxford qui se tenait alors dans plusieurs hôtels (dont le nôtre), qu'il voulut me faire voir — neuf cents personnes de tous pays y assistaient. Il était entré en rapport avec l'un des dirigeants, M. de V., qui lui dit dans l'intimité : «Ah ! Monsieur, vous ne me croirez peut-être pas, mais depuis trois jours je priais Dieu qu'il me fasse vous rencontrer !» Ces gens, en effet (mouvement d'esprit protestant, mais acceptant n'importe qui), vivent dans un miracle perpétuel. Ils se confient absolument à Dieu, dont ils attendent des «directions». Ils font en général abandon de toute fortune, et sont donc sans le sou. Cela ne les empêche pas de voyager... A la gare, le plus souvent au guichet même, il se trouve une personne qui a précisément la direction de leur donner de l'argent. De ces «miracles» incontestables en effet, ils tirent naturellement des preuves. (Dans la vie des mystiques, rien de plus fréquent : Becker cite à foison des exemples de ce genre ; il en arrive dans sa vie. Je me souviens aussi de l'abbé C., qui se lançait toujours dans des entreprises extraordinaires — pèlerinages à Lourdes —, auquel toujours, au dernier moment, il tombait de l'argent du ciel.) Le jour de mon arrivée à Thun, j'assistai à une entrevue avec Gide de trois messieurs de ce mouvement. M. de V. (je m'étais placé à contre-jour) me regardait fixement, sans doute pour me faire rentrer en moi-même. J'avais toutes les peines du monde — rapport à la lumière — à le regarder aussi, pour témoigner que j'avais la conscience tranquille. Vraiment, ce brave homme jouait à l'appel de Dieu... Dans un sens, d'ailleurs, je n'étais pas fâché qu'il me trouvât l'air d'une proie pour la religion. Cela me rappelle le Supérieur de la Trappe que je revis deux ans après ma retraite, et qui me disait : «Hélas ! maintenant vous menez la vie d'étudiant !... mais je vois à votre visage que vous aimez toujours le Bon Dieu !»

Rien n'était plus monotone que les réunions de ces protestants ; chacun tour à tour montait sur une estrade et, en allemand ou en français, racontait comment il avait été touché par la Grâce. Ces confessions avaient lieu dès la

première heure et jusqu'à minuit.

Gide profita du zèle de ces Messieurs pour leur demander d'appuyer eux aussi des demandes qui partent de tous côtés en ce moment pour éviter la mort à trois jeunes nègres condamnés injustement aux États-Unis. Ces Messieurs, fort émus, dirent d'abord qu'ils préféreraient les moyens surnaturels (prières, etc., surtout demander à Dieu de changer le cœur des chefs...), mais Gide fut éloquent, le temps pressait, etc... Il les persuada de faire au nom de leur groupe une pétition. (De son côté, il télégraphia au président Roosevelt.)

... Ce que je pus entrevoir à Thun de Suisse allemande — et par là d'Allemagne — me fit le plus grand plaisir. Gide, à Thun, m'attendait avec impatience... Son accueil fut exquis, et d'ailleurs, dans tout le voyage, jamais son plaisir d'être avec moi ne parut se démentir. Ce premier jour, je me souviens que nous fîmes un tour par la ville, malgré la pluie. Charmants enfants blonds, l'air frais et rieur. Nous allâmes goûter dans une pâtisserie (avec Mme Sternheim et sa fille Nouki, également à l'hôtel). A chaque instant, dans les rues, nous nous heurtions à des bandes d'Oxfordiens — femmes à l'air vieille fille et jeunes gens bien-pensants. Gide les trouvait tous laids, mais moi, pourtant, certains m'attendrissaient.

Le soir, après quelques minutes passées dans la salle du Congrès (certains moments, il y avait méditation, chacun plongeait sa tête dans ses mains et écoutait parler l'Esprit), nous fûmes au Kursaal entendre des chœurs tyroliens. A dix heures, nous étions de retour à l'hôtel. Mme Sternheim nous montra une énorme quantité de photos qu'elle a faites de Gide à Karlsbad.

Assez tard dans la nuit (de même, tôt le lendemain), j'écrivis sur mon carnet des souvenirs de Pontigny. Gide fit ses valises (expédiant à Paris sa malle, pour être plus léger pendant notre voyage). Nous avions d'abord voulu monter dans la haute montagne (Mürren, etc., et par le Saint-Gothard aller jusqu'à Sargans). Gide voulait me faire voir la haute Suisse, mais il y avait des nuages. On voyait mal la Jungfrau ; nous aurions trouvé partout la neige, puisqu'à Thun il pleuvait. On se décida à partir pour le Tessin, au bord du Lac Majeur (sur l'indication de Nouki). Gide revoit un instant M. de V. (qui se trouve être cousin de Schlumberger). Ce Monsieur, vraiment plein de sympathie, me donne son adresse, en espérant, dit-il, me revoir à Paris... Avant notre train (midi), je vais faire un tour dans la ville, qui m'enchant. Impression nette d'être à l'étranger — et pas dans un pays latin. Un charmant gosse de treize ou quatorze ans, qui revenait de l'école, blond et riant, à qui j'avais souri, se met à marcher près de moi. (Dans *Marius l'Épicurien*, un enfant, sur la route de Pise, je crois, s'était mis aussi à marcher près du héros, et même à lui donner la main.) Au moment où nous allions prendre le train, le chasseur de l'hôtel nous apporte des lettres (une, surtout, de Michel, longue et charmante,

que nous lisons au wagon-restaurant.

... Je me souviens d'une gare (Spiess ?) où j'eus le temps de descendre sur le quai. J'y vis plusieurs garçons, sac au dos, paraissant voyager seuls. Sans chapeau, brûlés par le soleil, l'air libre, heureux. Comme ils donnaient l'impression de l'aventure !... Vers trois heures, après avoir passé le Simplon, nous voici à Domodossola. Changement brusque. Plus un nuage, le ciel est bleu. La chaleur nous saisit. Je m'assure aussitôt que je préfère les côtes modérés aux pics vertigineux. Petit train pour Locarno, on vend des glaces, on se débraille, tiédeur dans l'air. Le seul fait d'être en Italie me paraît excitant. La route fort champêtre, au milieu de la vallée, qui nous conduisit au lac fut deux heures de délices. Quels beaux ombrages nous traversâmes, les admirables châtaigniers ! Vignes sur la colline, les maisons riantes. Jolis ponts en dos d'âne sur des torrents encaissés dont nous apercevions de haut l'eau verte. Gide (lisant en allemand le *Journal* de Platten) était ravi par ces beautés, l'imprévu (il faisait cette route pour la première fois), la douceur de l'air, l'attente de l'aventure... Ah ! vivre en Italie, songeais-je, au moment où de nouveau nous allions rentrer en Suisse..., mais une Suisse tout italianisée, il est vrai...

A la fin du trajet, Gide, abandonnant sa lecture qu'il avait jusqu'alors entrecoupée de regards par la fenêtre, se mit lyriquement à contempler le paysage, tout en cherchant à reconstruire *Le Jet d'eau* de Baudelaire, dont plusieurs vers, comme à moi-même, lui échappaient...

Nous descendons à Locarno devant la gare, et aussitôt montons dans l'énorme car rouge de l'hôtel Monte Verità d'Ascona, que les Sternheim nous ont recommandé...

Je me souvenais des charmants bateliers de Lecco (Lac de Côme), et, chemin faisant, nous nous exaltions à la pensée de promenades en barque. Notre hôtel, à un quart d'heure du port d'Ascona, se trouvait sur la colline, au milieu d'un parc immense. Devant nos fenêtres, des bosquets parmi lesquels on distinguait le lac. L'hôtel — qui ferait un cadre merveilleux pour Pontigny — appartient à un collectionneur allemand, qui l'a entièrement meublé et orné d'œuvres rares. Ainsi, nous déjeunions dans une salle dont un côté donnait sur le lac, tout en baies vitrées, tandis que l'autre était orné de Picasso, Gauguin, Matisse, etc... La cuisine était extraordinaire ; la plus simple du monde, mais la plus fine ; le service parfait. Nombre de petits salons : d'écriture, de lecture, de musique, de conversation, etc..., tous ornés de bons tableaux ; beaucoup d'objets d'Orient. Deux grands salons garnis de tapisseries, avec, sur les tables, des albums illustrés que nous aimions feuilleter le soir... Une bibliothèque riche en volumes de toutes langues, etc... C'était vraiment un hôtel différent des autres...

Gide, dans ce grand silence, se mit à bien dormir et à travailler (ce qui ne lui était pas arrivé depuis fort longtemps). Il acheta des cahiers et des petits carnets, sur lesquels il se mit à prendre des notes pour la pièce de théâtre qu'il entreprend à la place du roman commencé. Il voulait, dit-il, faire entrer trop de choses dans ce roman, surtout des préoccupations sociales. Pour s'en débarrasser, il se met à écrire une conférence à l'usage de la Suisse. Il me montra plusieurs fois des ébauches et quelques notes, disant, pour s'excuser, qu'il avait décidément perdu toute espèce de pudeur avec moi... Le luxe (mais si discret, si simple) de l'hôtel et de notre installation le froissait un peu dans ses sentiments communistes..., mais il y puisait tant de goût au travail qu'il déclarait ne s'être jamais trouvé plus agréablement installé... Nous passâmes dix jours dans ce palais, attendant un peu la venue du propriétaire de l'hôtel (ami du comte Kessler), qui, dans sa villa privée, possède des œuvres encore plus étonnantes que celles que nous avons vues, mais nous partîmes avant son arrivée... Le second soir de notre séjour, nous eûmes la surprise, en rentrant après dîner, de trouver sur la table un merveilleux panier de fruits, hommage du gérant et de sa femme. Chaque matin, je me réveillais de bonne heure, mais n'osais vraiment pas faire de bruit en voyant Gide si bien dormir... Un matin, tout de même, je pus sortir du lit à cinq heures, et courir sur les collines qui dominent le lac, parmi les châtaigniers et les vignes...

Le soir de notre arrivée — c'était le 15 août —, nous descendîmes au pays. Gide parlait déjà d'aller en Corse, à Calvi, par exemple... Naturellement, le lendemain il n'en fut plus question. Il se mit dès le matin à travailler.

L'après-midi, nous faisons une heure de sieste. En vérité, le bonheur était parfait. Beauté extraordinaire du temps et de la nature. Intimité avec Gide admirable. Sans que je sois le moins du monde exclusif, j'éprouvai un tendre plaisir à le sentir uniquement à moi. Je n'aurais pas voulu le gêner dans son travail, mais sa présence me suffisait si bien que mes désirs de vagabondage et d'errance solitaire s'en trouvaient amoindris. Finalement, je n'eus pas l'occasion de faire de la barque. Nous sûmes que Ludwig possède une villa à Ascona. Gide n'eut aucune envie de le voir, surtout en apprenant que ses fils n'étaient pas avec lui (autrement, cela m'eût fait des compagnons pour la barque...).

Gide est pris bien violemment par l'amour des jeunes enfants, seulement en voir et, si possible, leur sourire et les caresser, le comble du bonheur. Il ne demande guère autre chose. Gide porte sans cesse sur lui des petits jeux amusants ; il en tire un de sa poche quand il voit des enfants, et se met sérieusement à jouer. Les enfants, pleins de curiosité, aussitôt s'approchent, et leur conquête est faite...

Un dimanche matin, par un admirable soleil, je descendais à Ascona, résolu

enfin — le départ approchant — à faire une promenade en barque, quand je trouvai le chasseur chargé de courrier... Lettre de Gabilanez (toujours mon plus cher ami), et surtout lettre du censeur du lycée de Rome, me disant que je suis accepté. Depuis assez de temps, je vivais dans une sourde inquiétude pour ma «situation». Je ne voulais pas m'avouer cette gêne, qui parfois me serrait le cœur ; même, en raisonnant, je trouvais ridicule de se gâcher jusqu'au présent par des soucis d'avenir, etc... L'offre récente qu'on m'avait faite de poste en Italie, tout en espérant sa réussite, je trouvais sans cesse des raisons pour m'empêcher d'y croire, ne voulant point donner prise à des rêves. Tenant cette lettre, lue d'un coup d'œil, je vis mon rêve réussir et, rebroussant chemin, montai à l'hôtel encourageant la porter à Gide. Il était au salon, absorbé, dans un coin... Aussitôt il me prit dans ses bras : «C'est vraiment ce qui pouvait t'arriver de meilleur. C'est même mieux que l'Égypte. Vraiment, tu as de la chance ! Tu es né sous une bonne étoile. Je trouve que tu as des dettes envers la chance, il sera temps que tu t'acquittes. A Rome, d'ailleurs, on travaille très bien. Rome m'a toujours réussi. On s'y sent entouré d'ombres travailleuses, Goethe, Stendhal... Cela est fort exaltant...»

... J'envisage aussitôt des promenades approfondies en Italie, le pays où j'aurais le mieux aimé vivre... Celui auquel j'ai toujours pensé... La preuve en est que j'y fus d'abord en pèlerinage du Collège, et que mon premier voyage seul, sac sur le dos, je le fis en Italie (six ans déjà !).

... Un petit libraire d'Ascona expose en montre les *Pages de Journal* de Gide. Stupeur (d'autant plus qu'à Locarno — je m'en assurai — aucune librairie ne les avait). On fut faire des achats dans cette boutique, et acheter ce livre pour l'offrir à Nouki (qui, aimant fort Ascona, venait d'y arriver avec un jeune Allemand). Gide, sans avoir l'air de rien, questionna la dame : «N'est-ce pas par erreur qu'on vous a envoyé ce livre ? — Non, Monsieur, c'est moi qui l'ai fait venir. J'en ai déjà vendu trois. Cet auteur est bien connu. C'est un très bon écrivain», etc... A Ascona, Gide ne fut pas trop repéré ; il eut seulement la visite de deux réfugiés allemands s'occupant de théâtre, qu'il connaissait déjà et qui voudraient monter de ses pièces à Zurich. Nouki, précisément, travaille le chant pour jouer aussi au théâtre ; elle avait fait apporter un piano dans un chalet ravissant du Monte Verità. Elle y vivait avec un prolétaire allemand des plus charmants, des plus sympathiques. Ne parlait pas français ; s'était mis, cet été, à commencer à écrire le récit de sa vie... Rien de plus beau, de plus agréable à voir que ce jeune ménage, tous deux communistes, naturellement.

... «Méfie-toi à Rome, me dit-il, des pensionnaires de la Villa Médicis. Ce sont presque tous des ratés, ils n'ont rien à faire et s'ennuient, et ne demanderont pas mieux qu'à tomber chez toi...»

Moravia me disait que le climat de Rome a je ne sais quoi de déprimant, que le sirocco vous y fatigue, etc... Gide, au contraire, n'a jamais mieux travaillé qu'à Rome, dont l'air lui réussit... J'apprends qu'il y fait en hiver un froid sec comme à Madrid. Bonaimé me disait qu'octobre, à Rome, est merveilleux.